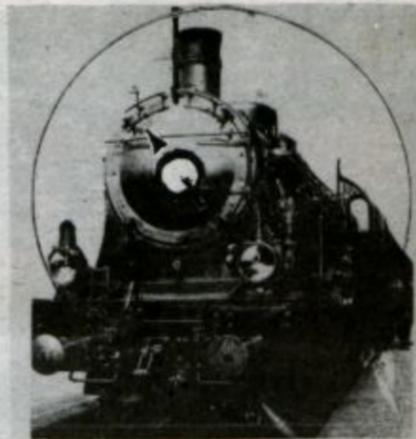


W

Le Journal

PLAQUE

TOURNANTE



Compagnie IDA - Supplément gratuit



"Ouverture le 5 septembre 1987" - Photo : Anne Nordmann

Des équipes artistiques réunis par Mark Tompkins et Odile Duboc inaugurent à leur façon l'année culturelle France-Danemark: le grand jeu, avec quarante partici-

pants, des feux d'artifices, des musiciens nombreux, populaires et officiels, se pressent, bousculés autour de l'esplanade. La bruine ne calme pas l'enthousiasme, et la télévision danoise se faufile

entre les groupes. Cette expérience, résultat d'une résidence de trois semaines, nous paraît concluante. Ce type de travail et de collaboration entre artistes d'horizons très différents met en

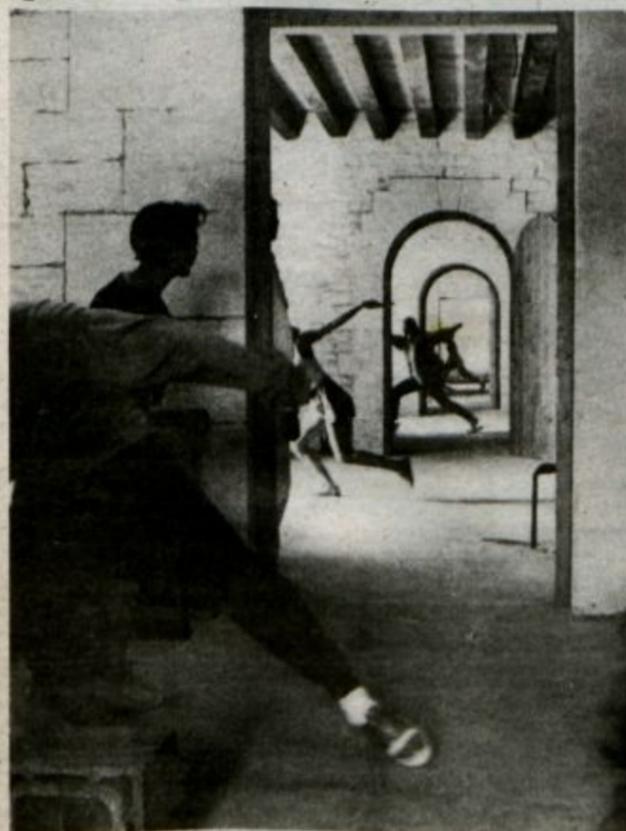
place la structure de la "Plaque Tournante" qui sera présentée au Festival de Vidéo de Montbéliard en 1988, et qui conclut ainsi une année d'activité franco-danoise.

J.L.B.

Il y a une identité commune, comme une sorte d'histoire qui se perpétue de ville en ville. L'histoire au cours de chaque résidence varie et tout est consigné à l'intérieur de chaque "mythologie". C'est le privilège de ces mini-résidences et pour moi une façon de réagir contre un système économique qui fait que

chaque création s'accompagne d'une tournée. Je n'aime pas la notion de répertoire qui s'accorde mal avec mon travail et plus je fais de tournées et moins j'en suis satisfait. Dans les tournées, on use son temps à passer à côté des gens, la vie d'une tournée se limite toujours à un trajet hôtel théâtre.

M.T.



Fort Chaudamme en effervescence
Photo : Philippe Fressard

DES STAGES "CHANTS D'EXPÉRIENCE"

Des stages en plein air dans un site spécifique à l'initiative de l'association P.A.N. regroupent à chaque fois une vingtaine de participants représentant la plupart des pays d'Europe. Les stages appelés

"Chants d'expérience" s'organisent autour d'un lieu: le centre ville à Besançon, Montbenoît dans le Haut-Doubs ou le Fort Chaudanne à travailler sur des thèmes dans un esprit collectif où la préparation phy-

sique est complétée par une recherche sur l'image vidéo ou photo. Outre l'expérience individuelle, le résultat donne lieu à des expositions, films ou catalogues: "Chants d'expérience", exposition produite par l'In-

termédia et "Fragments de danse" par le Centre d'Arts Contemporains de Besançon. Des sujets courts et longs pour FR3 Franche-Comté et des courts-métrages pour Télé Saugeais et Vidéo-gram Paris.

MONTBELIARD
24 SEPTEMBRE 1988

4ème MANIFESTATION INTERNATIONALE DE VIDEO ET T.V.



Enfin une soirée de gala !
Photo : Rémi Caritey

Ce n'est pas encore ce soir que les festivaliers vont se jeter dans les bras l'un de l'autre en pleurant. La douloureuse séparation est pour demain. Par contre ce soir on se congratulera à l'occasion de la proclamation du palmarès.

La cérémonie officielle sera présentée par Caroline Loeb, et risque fort de rivaliser avec les "Sept d'Or" sur A2.

Seulement là on ne se regardera pas le nombril ou en tout cas avec un autre œil. Le palmarès débutera à 22 h 30 au théâtre et suivra en fait le dernier spectacle programmé dans le cadre de la manifestation et intitulé finalement "Plaque tournante" et non "Mix 88", comme prévu. Des trois

prestations, celle-ci annoncée comme la plus surprenante par la rumeur. Qu'importe. Il s'agit comme pour les autres d'une création spéciale pour le Festival, et donc d'une première.

Le spectacle naîtra de la rencontre de musiciens danois "Cyclon Anti Cyclon", d'un danseur Mark Tompkins, d'un éclairagiste Alain de Cheveigné et de deux vidéastes, Luc Riolon et Jacques Keruhel. "Plaque tournante" se veut à la fois "synthèse et point de départ d'investigation de nouveaux territoires artistiques".

On sera prévenu, mais peut-être néanmoins étonné à partir de 21 h 30 au Parvis 5.

L'Est Républicain



A l'origine de la Plaque Tournante, il y a le désir permanent chez Mark Tompkins de mêler danse, images, arts plastiques et musique dans des spectacles peu aisés à identifier, sortes d'opéra contemporains où chaque discipline et ses protagonistes trouvent leur place dans une conception humaniste du spectacle. Ce projet, évolutif par excellence, subit les aléas du politique et du social, et écrit un scénario original à l'aune de l'aléatoire et ne livrera sa cohérence qu'une fois tous les morceaux du puzzle assemblés.

BESANÇON

MYTHOLOGIE I "TRUE ROMANCE"
ESPACE PLANOISE 22, 23 février 1990

Mark Tompkins pour un mois en résidence chorégraphique

"Chaque fois que je suis venu en Franche-Comté, il s'est passé pour moi quelque chose de bien. Espérons que ça continue" a confié Mark Tompkins, samedi, au cours de la conférence de presse qui inaugurerait sa "résidence" à Besançon.

C'est une première en France, la compagnie du chorégraphe américain fait partie des huit qui bénéficient de cette forme nouvelle d'implantation en région.

Le choix de Besançon par Mark Tompkins ou de Mark Tompkins par Besançon n'est pas le fruit du hasard. "La première fois, je suis venu, invité par Lulla Card et Etage 3 et, il est difficile de dire pourquoi, mais c'était bien".

C'était en 86 et, depuis le jeune artiste américain, devenu, à 36 ans, l'une des figures im-

portantes de la danse contemporaine, est revenu à Besançon et Montbéliard, où il a travaillé en vidéo avec Télé-Saugeais d'une part et le CAC Montbéliard d'autre part.

Sa résidence, aujourd'hui, comprend les mêmes intentions de rencontrer d'autres formes d'expression : elle a été inaugurée samedi, dans une exposition de photos, à la Galerie d'arts contemporains.

Avec les gens de la ville

Besançon abritait, jusqu'à la mort d'Hideyuki Yano, le Centre chorégraphique de Franche-Comté. La ville n'est plus candidate aujourd'hui, tandis que la Direction régionale des affaires culturelles tente de maintenir ce centre en Franche-Comté.

Cette formule plus souple de la résistance affirme néanmoins

la volonté de développer une triple activité de sensibilisation, de formation, de création.

Le spectacle, présenté les 22 et 23 février, à l'Espace Planoise, sera le premier d'une série de 12, sous le titre de "La Plaque tournante" et que Mark Tompkins veut créer dans douze villes différentes en Europe.

Un film, à la fois documentaire et de fiction, suivra l'évolution de ce travail de deux ans qui commence à Besançon.

Mark Tompkins emmène avec lui une petite équipe autour de laquelle s'inscrivent un cercle de danseurs et un deuxième, plus large, "de gens de la ville", avec le souci de trouver, à chaque fois, des "attaches différentes".

Jean-Pierre GOVIGNAUX
L'EST REPUBLICAIN
mardi 30 janvier 90

Mark Tompkins et Isnel Da Silveira : "Nous deux"

"Plaque tournante - Mythologie I - nous deux" et tout ça dans le même spectacle. Mark Tompkins, en résidence chorégraphique depuis un mois, quittera Besançon sur ce titre qui contient toutes ses ambitions pour les deux années à venir.

Plaque tournante : le chorégraphe américain marquera six étapes en Europe cette année et six autres en 91, la première étant Besançon, et la prochaine en Hollande. Chaque résidence accou-

chera d'un spectacle inspiré par les lieux de la création et les gens rencontrés. **Mythologie** : "Chacun porte en soi l'étoffe de sa propre légende, le pouvoir de toutes choses se transporte à travers l'infiniment petit, le trivial, le banal". Mark Tompkins explore ici des mots-clés tels que voyage, rencontre, errance, gens, lieux, choses. **Nous deux** ; Mark Tompkins danse avec Isnel Da Silveira "Une histoire d'un mec et d'une fille". Peut-on, faut-il préciser davan-

tage "Nous deux"? **Nous deux** : histoires doubles, de danseur et danseuse, de danse et de musique, de danse et de vidéo. La musique est celle de Cyklon-AntiCyklon, un tiers ancienne, un tiers nouvelle et un tiers produit de la rencontre avec la danse, Mark Tompkins et Isnel Da Silveira. La vidéo est signée Luc Riolon, images neuves autour de quelques anciennes, souvenirs d'un passage à Montbéliard.

L'EST REPUBLICAIN



L'OUVERTURE PAR LA DANSE

Edith RABUT est animatrice dans les quartiers Planoise, La Grette et Montrapon de Besançon. Jusque là rien de très original, mais ça le devient quand on sait qu'elle ne se contente pas de faire enfile des perles à des gamins ou de les emmener à la piscine le mercredi après-midi, et qu'en septembre dernier elle a proposé à son employeur (la ville de Besançon) un projet audacieux intitulé : "LES JEUNES ET LES MEDIA". Ce dernier est né suite au ras le bol de voir les jeunes qu'elle côtoie figurer uniquement dans la rubrique "faits divers" des journaux et médias locaux. Son objectif, on l'aura compris, n'est pas d'occuper des adolescents, ni même de les encadrer, mais de les ouvrir un temps soit peu sur le monde, de leur permettre d'évoluer, ou de les amener à une certaine autonomie, bref de leur donner une identité propre.

Pour parvenir à leurs

finis. Edith RABUT et son équipe orientent leur travail sur deux axes : faire participer des jeunes à des activités politiques, sociales, culturelles, et donner ensuite à ces derniers les moyens de s'exprimer sur ce qu'il ont vu/vécu, ceci par l'intermédiaire des médias régionaux (radio France, FR3, TOPO...). La grève des travailleurs de chez Peugeot et les sélections des "découvertes" du printemps de Bourges ont été les premières manifestations auxquelles une dizaine de jeunes ont participé en tant que "spectateurs" tout d'abord, puis en tant qu'"acteurs", puisque l'intérêt portait alors uniquement sur eux et sur différents points de vue personnels.

Il semblait donc intéressant de rencontrer ces jeunes, de les écouter ; et, puisque le jeu consiste à leur permettre de se retrouver dans un contexte autre que celui de leur quotidien,

nous avons voulu associer L'ESTOCADE à ce projet. C'est la raison même de cet article.

Après les grèves et le rock, l'intérêt a été porté sur la danse, ceci dans le cadre de "Résidence Danse" de Mark TOMPKINS du 21 janvier au 27 février dernier à Besançon.

L'ambiance au sein du groupe semblait être beaucoup plus agitée que les fois précédentes. Il faut dire qu'il s'agissait pour eux d'une grande première : assister à 75 minutes de spectacle grandeur nature orchestré par des chorégraphes talentueux, des musiciens professionnels, sans parler des jeux de lumière, des décors, du chant et de la mise en scène vidéo. Le spectacle ("Mythologie I - Nous Deux"), résolument placé sous le thème de la rencontre, de l'errance mettait en scène sur la musique de CYKLON ANTICYKLON, simultanément un ou deux

personnages. Ces deux êtres évoluaient en même temps qu'étaient projeté un spectacle vidéo sur écran géant, au milieu d'un jeu subtil de lumière et d'éclairage. Bref, beaucoup à voir et à entendre, le spectateur novice est forcément enivré, voir facilement tenté de s'égarer au milieu de ce "trop plein" visuel et sonore. C'est justement à ce propos qu'une des premières remarques a été émise : "il y avait trop de vidéo, trop de choses, on n'a pas quatre yeux..." Pour certains, c'était "très compliqué à comprendre", mais les grandes lignes semblent avoir été assimilées (même si ce n'était pas, pour les animateurs, l'objectif à atteindre) : "ça exprime parfois la joie de vivre, l'amour..." Il est également amusant de constater que ces jeunes, dont on dit trop souvent qu'ils sont blasés de tout, aient trouvé le spectacle "choquant parfois", voilà une

bonne occasion de faire mentir les mauvaises langues en prouvant qu'il est tout à fait possible de susciter chez eux (les jeunes, pas les mauvaises langues, N.D.L.A.) des réactions, des émotions ; il suffit simplement de les mettre en situation.

Dernier chapitre de cette aventure ; ce samedi là, dans la salle d'exposition de l'hôtel de ville de Besançon, douze des jeunes ayant eu la chance de participer à toutes les manifestations présentaient le fruit d'un travail chorégraphique préparé depuis plusieurs mois avec Bruno, leur prof de danse. La seule difficulté consistait pour eux à évoluer dans un endroit n'ayant rien à voir avec les structures auxquelles ils étaient habitués, puisque les panneaux de l'exposition limitaient l'espace ; ils devaient donc jouer avec ce dernier, adopter leurs mouvements et leurs déplacements en fonction du

décor, ce qui n'a pas été sans poser certains problèmes. Mais au bout du compte, tout s'est très bien passé, la chorégraphie quelque peu modifiée ne manquait ni de charme ni d'intérêt, même si certains ont reconnu, en se rappelant de ce qu'ils ont vu les semaines précédentes : "Marc (TOMPKINS) est quand même beaucoup plus souple que nous". Cette réflexion illustre parfaitement un des objectifs qu'Edith RABUT s'était donnée à atteindre : faire prendre conscience à des adolescents du monde qui les entoure, leur donner des repères de comparaison, les amener à réfléchir sur les autres et donc, forcément sur eux-mêmes. Dans un second temps, cette démarche leur permettra certainement d'accéder à une autonomie de pensée propre ; à ce moment là, le pari initial sera gagné...

BORTH
L'ESTOCADE - Mai, juin 90



Besançon Centre d'Arts Contemporains
Photo : Philippe Fresard

Artistes et critiques

Rencontre avec Mark Tompkins, Isnel da Silveira et un groupe de jeunes danseurs blson-tins.

Lydia Emmanuelle. Morad., Saïd, Ralhia, Laïfa, Salim, Fathia, Lila, Denise, Nadia et Virginie vont danser cet après-midi, à 15 h 30. Au centre d'arts contemporains de l'hôtel de ville, dans le cadre de l'expo "Fragments de danse". Ce sera momentanément, le dernier épisode d'une aventure qui leur a permis de rencontrer Mark Tompkins et Isnel da Silveira en résidence à Besançon, d'assister aux répétitions, de danser devant le chorégraphe et sa partenaire pour mieux parler de ce qui les réunit, d'assister enfin au spectacle, jeudi soir, à l'Espace Planoise.

Le moins qu'on puisse affirmer est qu'ils ont été

attentifs à tout depuis le début, si on en croit les premiers propos échangés après le spectacle : "on s'est plantés, un moment", regrette Mark Tompkins. La réponse n'attend pas : "Oui, au début, quand vous tournez".

Quand on a un regard d'une telle précision, on a le droit d'émettre des commentaires sur "Nous deux", histoire simple d'un couple, "une histoire de joie de vivre, d'amour et de bonheur". Voilà un bel optimiste. A tempérer cependant : "de dispute aussi", ce n'est pas si évident pour tout le monde : "c'est compliqué à comprendre, c'est tellement différent de Mic-

Globalement "on s'attendait à ça" et par rapport aux répétitions "ça s'est amélioré", c'est "génial", c'est "dynamique", avec la

lumière et les musiciens sur scène, ça fait mieux". Néanmoins "on a vu des choses bizarres, choquantes".

Lesquelles exactement ? Immédiatement après le spectacle, on en reste au stade de l'impression "trop de vidéo, trop de chant, pas assez de danse, on ne peut pas regarder la danse et la vidéo en même temps. Ou encore "de la danse qui ne colle pas avec la musique, des images qui ne collent pas avec la musique".

Et voilà les artistes obligés de justifier leurs choix. Le dialogue s'instaure, c'était bien le but recherché.

Jean-Pierre GOVIGNAUX
L'Est-Républicain

GRAND THEATRE GRONINGUE

MYTHOLOGIE II

" L A R G E R T H A N L I F E "

24-28 avril 1990

Le Voyage fabuleux de Tompkins

Hier soir le spectateur, au bord de l'abîme, pouvait en même temps apercevoir le paradis.

Couchés sur le sol, ils semblaient pourtant flotter dans l'espace. Un sol blanc sur lequel des images vidéos étaient projetées : vues d'Amsterdam, les canaux, les ponts, le ciel. Les gens. Et ces mêmes danseurs, couchés au-dessous du public, qui bougent, dansent et jouent avec leurs propres images, filmés comme s'ils étaient sortis de leurs corps pour mieux se regarder.

C'est le cinquième "chant" du projet multi-média de Mark Tompkins : le sens du choix de "Larger than Life" pour l'étape de Groningen s'éclaire. Ce merveilleux mélange de rêve et de réalité révèle en effet son

caractère intensément visuel lorsque, du haut du balcon du Grand Théâtre, on regarde les danseurs dix mètres plus bas. Le sens du sous-titre "La Plaque Tournante" se précise aussi : un projet de deux années de tournées dans douze citées européennes. Un spectacle conçu comme "un concert d'images", de danse, de vidéo et de musique.

En quatorze chansons, Mark Tompkins entraîne les spectateurs dans un voyage à travers le Grand Théâtre. Le spectacle commence en douceur en haut, dans un style merveilleusement relâché en nonchalant, qu'accompagne la projection d'un film représentant les deux musiciens. Le spectateur découvre les premiers jeux de lumière, qui font surgir les ombres des danseurs

de toutes parts : grandes ou petites, sur les côtés ou au plafond. Le spectacle continue dans la salle du bas, où les images se confondent de plus en plus. Un caméraman suspendu à une corde, filme par exemple une danseuse, alors que simultanément, sur quatre écrans, sont diffusées d'autres images, aussitôt mélangées au direct. Constamment, le spectateur est confronté à de nouvelles images, à de nouveaux rêves.

Pour Mark Tompkins, "Larger Than Life" est un "trip". Il s'agit en effet d'un voyage, surprenant et puissant dans un monde de vidéo, de lumière, de musique et de danse.

Ritu Krümer
Nieuwsblad van het Noorden
25 avril 1990



Un théâtre la tête à l'envers



Dernières retouches dans les loges

... Quel plaisir de se déplacer dans ce magnifique théâtre, excité par l'attente des choses à venir. Bravo au chorégraphe Mark Tompkins, pour l'utilisation intelligente de la vidéo dans la chorégraphie. Il faut le voir vous-même tant Tompkins réussit là un spectacle parfaitement équilibré.

Jos Visscher Winschoter Courant, 25 Avril 1990

Ces dernières années, j'ai beaucoup voyagé à travers l'Europe en exploitant un réseau de diffusion qui est celui des performers. Pour moi, le produit de la Plaque Tournante, est plus proche, dans son esprit de la performance même si la structure se rapproche de celle des concerts de rock. C'est un peu le goût perdu de la performance que nous retrouvons avec ce spectacle.

M.T.

MYTHOLOGIES

Le début du spectacle, dans la salle du haut, témoigne d'un travail tout en énergie : une danse du quotidien, des effets vidéos, de la musique rock. Mais dès l'instant où le public est invité au balcon, tout change. Tout en bas, sur le sol blanc du Grand Theatre, la pesanteur et les perceptions sensorielles sont remis en question. Les trois danseurs, couchés donnent l'impression d'être debout, semblent flotter, se grimpent dessus les uns les autres pour prendre leur envol. L'effet est encore plus saisissant lorsque sont projetées les images vidéos d'une rencontre sur les ponts d'Amsterdam filmée d'un bateau. Les danseurs semblent alors suspendus au-dessus du pont comme des anges, ils grimpent le long des jambes des personnages vidéos. Ce jeu dans la quatrième dimension sera élaboré tout au long du spectacle. Sur les écrans, les acteurs filmés en direct rencontrent leurs images pré-enregistrées. Les musiciens apparaissent derrière un tulle sur lequel les images sont projetées. Ailleurs, le cameraman remplace la danseuse dans une arène ensoleillée, en référence à la première

étape des Mythologies, au milieu des ombres géantes des ponts et treuils techniques.

En trois semaines, il était difficile de réaliser un spectacle linéaire. Ce n'est pas ce que Tompkins et son groupe ont voulu faire. Ils ont plutôt tenté, avec succès, de canaliser l'énergie issue de la collaboration d'une équipe, pour construire un spectacle d'une heure et demie, où le côté brut de la musique et des images vidéos sont en parfaite unité avec le bâtiment.

Ariejan Korteweg
de Volkskrant
30 avril 1990



LE VOYAGE EUROPEEN DE TOMPKINS

Le résultat de ce processus de travail est surprenant. Tant de choses survenaient en même temps dans le spectacle de Groningen qu'il était presque impossible d'isoler un événement. Comme dans un concert de rock, les chansons se succédaient pour frapper les sens des individus présents. Impossible de s'ennuyer pour le spectateur littéralement transporté à travers le théâtre. Un très bon spectacle, où chaque espace et chaque recoin du bâtiment étaient utilisés.

Il est surprenant de voir à quel point la lumière, la danse et la musique se fondaient ensemble dans ce spectacle.

Rieky Takken
Notes, juin 1990

LA PLAQUE TOURNANTE et l'Europe des lieux

La Plaque Tour-
nante, est d'abord
une errance d'artistes
à travers l'Europe
comme seul un améri-
cain exilé pouvait en
imaginer. L'itinéraire
en a été déterminé au
gré des rencontres qui,
au fil de ces dernières
années, ont déjà semé
les prémices néces-
saires à la fabrication
du spectacle. Pas de
théâtre imposé pour ce
vagabondage qui s'ac-
comode mieux des lieux
où se déroule la vie. Il
peut néanmoins arri-
ver, comme à Besançon
que la scène de l'Espace
Planoise soit utilisée
de façon traditionnelle,
mais nul doute que s'il

l'avait fallu, Sonia
Brenot l'une des pre-
mières adeptes du pro-
jet, eût révolutionné
son théâtre. Autre cas
de figure à Groningue
en Hollande, où le
théâtre s'est littérale-
ment mis en quatre,
abolissant les fronti-
ères habituelles
entre acteurs et spec-
tateurs au prix de
prouesses techniques
et d'une ferveur rare
de la part du directeur
Jan Stelma qui plie son
"Grand théâtre" aux
nécessités de la créa-
tion. A Groningue, on
pourrait demander la
lune, à défaut de vous
l'accorder on ouvrirait
le toit pour vous la

rendre plus proche.
Groningue et Besan-
çon ont été les pre-
mières étapes d'un
projet qui, dans son
état final devrait en
compter douze. La pro-
chaine halte à Arles,
durant une semaine en
juillet trouvera un
asile inattendu dans
une usine de chaudron-
nerie encore en activi-
té. Suivront, Copen-
hague avant la fin de
l'année. Pour '91,
Marseille, Berlin et
Strasbourg sont en
pourparlers.

Annie Bozzini
"Pour la Danse"
Juin 90

LES ANGES A L'USINE

Mark Tompkins est venu panser nos doutes sur l'état de santé réel de la danse. Sous le titre générique de "la Plaque Tournante". Ce chorégraphe américain installé de longue date en France projette d'essaimer dans toute l'Europe des champs d'expérience de lieux inhabituels. Entouré d'une petite équipe permanente de quatre danseuses, d'un groupe de rock danois (Cyklon Anti Cyklon), Mark Tompkins s'adjoint, sur place, des collaborations ponctuelles. En Arles, il a ainsi associé au projet des chanteurs lyriques mais aussi des ouvriers métallurgistes : c'est en effet d'une usine de chaudronnerie, les Construction métallurgiques de France, que le chorégraphe a hérité pour réaliser sa "Plaque Tournante".

Une usine peut avoir, d'emblée, quelque chose d'imposant et de surnaturel. Lieu de travail transformé, l'espace de quelques nuits, en un cathédrale insolite meublée de formes étranges, monstrueuses et pourquoi pas, poétiques. Plasticien des formes, montreur d'ombres, Mark Tompkins se saisit de l'espace-usine pour en éclairer des fragments, en révéler les volumes : toute une architecture insoupçonnée que les quatre danseuses font

chanter par leurs éphémères présences. Certaines séquences (avec des accessoires tels qu'un arc d'acier, ou encore un congolomérat de cerceaux métalliques) évoquent subtilement les danses de l'école allemande du Bauhaus, première tentative dans le siècle à vouloir concilier art et industrie.

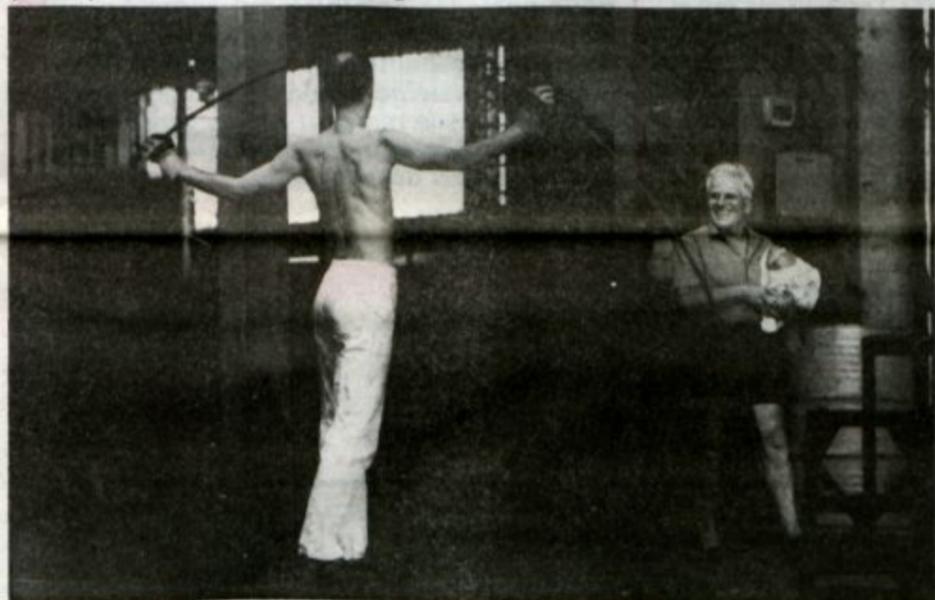
A la mi-temps de ce spectacle performant, un chariot sur rail porte en offrande, des images vidéo de Luc Riélon sur le travail des ouvriers dans l'usine. Ce sont des gestes de travail, étrangement ralentis qui sont autant d'esquisses de danse. Ce sont des visages, amoureuxment filmés, des regards de tendresse et de lassitude doucement volés. Images qui appartiennent aussi à la réalité de l'usine, sans nulle glorification désuète, et qui sont plutôt un hommage sensible à une certaine fragilité humaine, images étrangement pieuses. C'est dans cette douce tristesse des visages que l'opéra prend corps et voix. De petites danses, plutôt lascives, Anticyklon se fait plus douce, les chanteurs scandent une mélodie polyphonique dans des porte-voix, la danse peu à peu s'enrage, se prolonge dans des outils de tra-

vail que les interprètes entrecroquent dans un concert (ou plutôt un déluge) métallique.

Deux ouvriers, juchés sur des containers, font jaillir des gerbes d'étincelles. Et puis tous les acteurs de cette symphonie déglinguée se retrouvent sur une passerelle suspendue qui s'éloigne lentement et se fond dans la nuit dans un chant d'une absolue grossesse. Plus proche des "Tempes modernes" de Chaplin que du "Metropolis" de Fritz Lang, Mark Tompkins signe avec toute l'équipe de "la Plaque Tournante" un opéra chorégraphique qui mêle fascination d'un espace industriel et nostalgie de cet espace, à l'heure où la civilisation industrielle cède son cliquets de machines et de gestes à l'aseptie informatique.

D'autres étapes de "la Plaque Tournante" sont à venir, en d'autres lieux : Copenhague dès cet automne ; Marseille, Berlin, Barcelone, etc., en 1991. Autant d'étapes d'une aventure par nature vagabonde puisque, comme le dit Mark Tompkins, "les relations entre les objets, les lieux et les personnes sont prédestinées à l'errance absolue".

Jean-Marc Adolphe
L'Humanité, 8 août 1990



Usine de construction métalliques de France

L'USINE HANTÉE

C'est l'un des spectacles les plus originaux de l'été. Tout commence à 21 h 45 en gare routière d'Arles, où des cars emmènent chaque soir environ deux cents spectateurs (un maximum pour l'endroit), à quelques kilomètres dans les usines de chaudronnerie CMF, toujours en activité et aimablement mises à la disposition de Mark Tompkins et du Festival d'Arles par le PDG des lieux, M. Jean-Pierre Espeut.

Les grilles d'entrée coulisent, invitant le public à se diriger tout seul dans l'obscurité vers un premier atelier. Lentement, un spot, trouant la pénombre, éclaire un homme en combinaison blanche, en équilibre sur une énorme cloche métallique. Un peu plus loin, à l'intérieur d'un gigantesque cylindre, une jeune femme, puis deux autres danseurs, dans un halo de lumière, courent d'une paroi à l'autre, s'accrochant à des poutrelles, et esquissent quelques figures, tandis qu'une musique, surmatrice et lointaine sous ces voûtes hantées, chœur de nonnes ou légers crissements métalliques, contribue à l'enchantement du lieu.

Brusquement à droite, un chariot glisse sur des rails et fonce sur les spectateurs, violemment éclairé à contre-jour comme dans un thriller américain. La profondeur de la perspective est impressionnante. Un

projecteur attire le public au croisement de quatre longues travées. Du haut de trois plates-formes tombent les musiques vivantes d'un orchestre rock. Aux quatre points cardinaux, des personnages en blanc se livrent à d'étranges travaux. Un homme se projette en ombre chinoise sur un immense panneau. Il oscille, sur une plaque métallique, la frappe, puis matraque avec rage le mur... qui s'entrouvre ! Du fond de la nuit s'avance sur un écran géant sur lequel défile un film tourné dans l'usine.

Le public poursuit cet itinéraire initiatique aux beautés brutes d'une usine métallurgique et parvient en un lieu aménagé en salle de spectacle. Il s'assied face à la scène la plus profonde du monde... Quelques centaines de mètres empétrés d'immenses machines et qui débouchent au loin sur la nuit et d'autres bâtiments d'usine. Un silence magique emplit les voûtes qui, bientôt, vont retentir d'une musique apocalyptique. Deux couples de danseurs-ouvriers mimant quelques mouvements mécaniques à la Trisha Brown traversés de quelques éclairs de tendresse avant de se jeter au sol, de confronter aux machines en se salissant à plaisir le visage et les vêtements noirs d'une épaisse poussière grasse.

Et c'est l'apothéose : l'un frappe avec violence tous les éléments métalliques qui grondent et résonnent comme des cloches d'airain. Une autre secoue des chaînes, une troisième fouette le sol avec des fils d'acier, tandis qu'un quatrième à l'horizon soulève des nuages de poussières. Une cascade de boulons tombe du ciel dans un bruit d'enfer et deux vrais ouvriers avec leur lampe à souder font jaillir une pluie d'étincelles d'or qui se déverse dans un crépitements diabolique. Le bouquet final ! Un tableau fantastique et splendide. Puis tous les artistes grimpent sur un plateau qui s'élève : les poutrelles glissent et emmènent haut et loin cette plate-forme qui disparaît à l'horizon comme une soucoupe volante retournant vers une autre planète.

Ce spectacle vivant, original et fort a été imaginé par le jeune chorégraphe américain, résidant en France, Mark Tompkins. Il fait partie d'un projet évolutif - en fonction des lieux et itinéraire - qui conduit cet animateur de talent et le groupe danois Cyklon Anti Cyklon d'une ville européenne à l'autre jusqu'en août 1991. En Arles, Mark Tompkins a choisi pour théâtre une usine, offrant aux festivaliers une nuit hantée, une poésie inoubliable.

René SIRVIN
Le Figaro, 25 juillet 1990



Isnel da Silveira se déchaine

TOMPKINS SE MET A TURBINER

Après quinze ans d'errance et d'observation, le travail de ce chorégraphe insolite commence à prendre forme : hébergée dans une usine arlésienne, "Plaque Tournante" machinerie-électrique à dimensions variables, transforme le lieu en une grandiose cathédrale rock métal.

Depuis les années soixante-quinze, Mark Tompkins promène en France sa grande silhouette d'Américain nonchalant et s'amuse à proposer des hypothèses de spectacles variés abandonnées à peine esquissées. Qui est-il, que veut-il ? Peu à peu cependant, des premières expériences, menées avec Lila Greene sur la vie infernale du couple face à sa télé, à ses dérives de capitaine Nemo bricoleur au Théâtre Dejazet, jusqu'à l'irrésistible *Trahisons Men* primé à Bagnolet en 84, une constante est apparue chez Tompkins, un goût prononcé pour l'observation de ses contemporains. Plutôt féroce sous le burlesque. Il y eut aussi des spectacles insolites. *L'hommage à Nijinsky*, éloge de la folie en pyjama à fleurs et la mise en architecture du roman de Gertrude Stein, Ida. Mais le chorégraphe demeurait insaisissable.

Avec *Plaque Tournante*, un *work in progress* coproduit par le Festival d'Arles sous le titre *Mythologie III : Moving pictures*, les choses prennent forme. C'est un peu comme si Tompkins, après quinze ans d'errance et de compagnonnage utilisait sa connaissance accumulée de l'humanité pour composer une grande œuvre à dimensions variables au gré des lieux et des rencontres. Danseur par la force des choses. Suivant son expression, passé par la danse-contact sans s'y être enlisé comme tant d'autres, il partage avec François Verret un non-conformisme irréductible. Refusant de se plier au système de

production habituelle (compagne fixe, création, répertoire, tournées), il préfère élaborer à coups de résidence à travers l'Europe cette suite d'instantanés sur la façon dont les hommes vivent.

Plaque Tournante a vu le jour au CAC de Montbéliard en 1988 au cours d'une rencontre internationale de vidéo. C'est là que s'est constitué le noyau fixe de l'équipe (Jean-Louis Badet, un fou de danse, le réalisateur Luc Riélon), quatre danseurs-chorégraphes (Julyen Hamil-ton, Franz Poelstra, Sasha Waltz, Isnel Da Silveira) et le groupe rock danois, Cyklon-Anti-cyklon. Les autres participants, éclairagistes, machinistes... étant associés sur place au cours des résidences.

A Arles troisième étape le projet trouvé asile dans une usine de chaudronnerie encore en activité. Pour le public, l'aventure commence dès la montée dans un car où il faut subir l'attaque en règle des moustiques arlésiens particulièrement déterminés. L'accession au spectacle proprement dit est préparée par un parcours initiatique dans l'ombre troué d'éclats lumineux et d'interventions des musiciens et des danseurs postés à des lieux stratégiques. Une foule trop nombreuse - le soir du 25 juillet, 150 VIP supplémentaires invités par la municipalité venus s'ajouter au public - a rendu ce parcours un peu fastidieux, rappelant les spectacles-performances des années soixante-dix, un genre plutôt daté d'aujourd'hui.

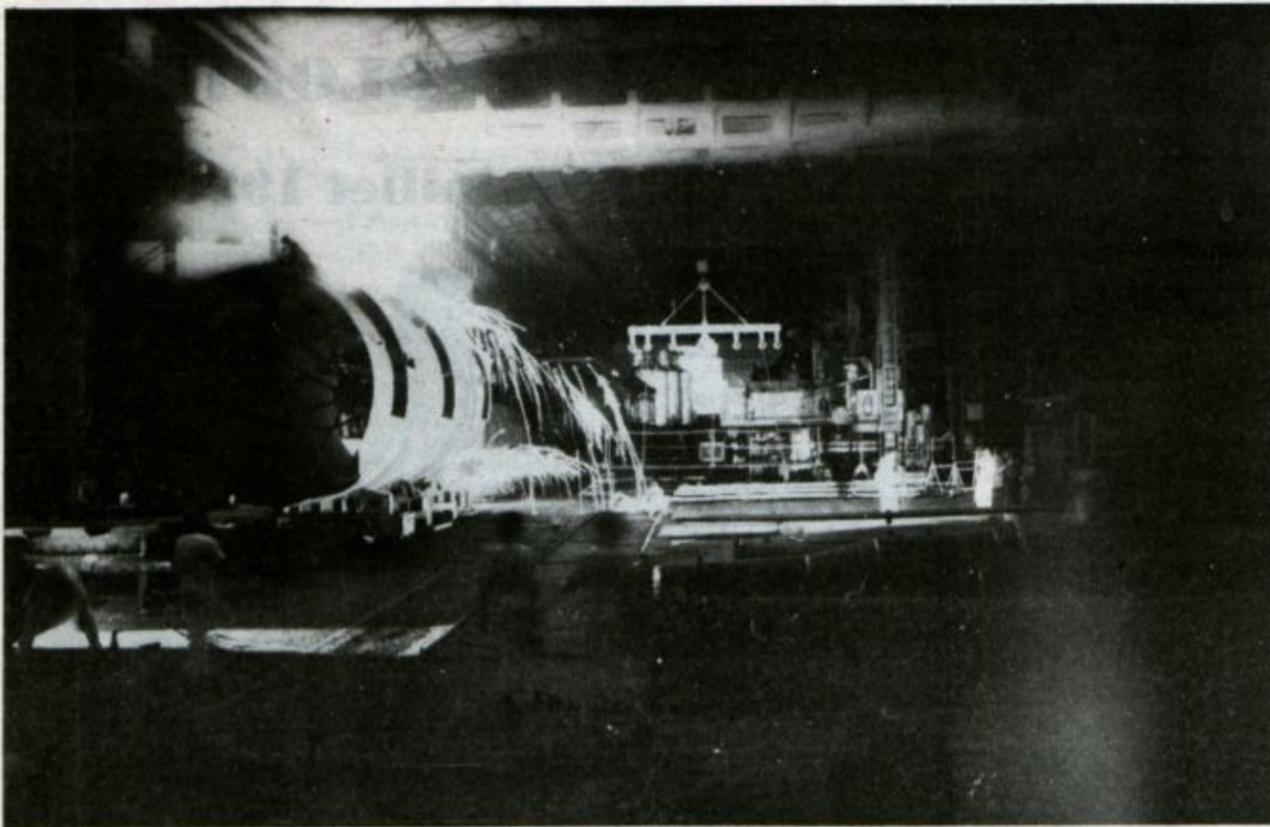
Puis, peu à peu, à travers un chemin de lumière, la nef métallique a pris ses dimensions avec des projections d'images, des chanteurs hissés sur des grues. Les danseurs, acharnés à jouer avec leur ombre dans des grands nuages de poussière, suscitent l'émotion dans les robes de cocktail constellées de bijoux Christian

Lacroix. C'est le rush vers les gradins métalliques installés au cœur de l'usine. Décor grandiose. Entre turbines et tuyaux, les quatre danseurs exécutent sur fond de guitares électriques une pavane des gestes usuels. Un pas de deux est repris en reflet par un autre couple au fond de l'espace suggérant sa profondeur. La musique des Danois sonne bien. Un peu sensuelle, elle rappelle celle des Doors.

On enchaîne avec un joyeux numéro de castagnettes rock. Entre-temps, le lieu s'est transformé en décor pour Siegfried avec cascades de feu, chute de boulons et concert de cuves de métal géantes sonores comme des bourdons d'église. La conjonction des gestes répétitifs, des bruits, des voix et des lumières, remarquablement théâtralisée par Mark Tompkins rappelle les plus belles images de *Einstein on the Beach*. Et le pont roulant s'enfonçant dans une perspective lointaine avec son contingent de chanteurs et danseurs psalmodiant un thème façon gospel achevé, sur une forte impression, cet opéra-rock d'autant plus appréciable qu'il est éphémère, réduit à quelques soirées. Comme l'a dit joliment un invité : "ça change de l'Arlésienne".

M. Espeut, grand amateur d'opéra et d'opérette, défenseur obstiné de ce projet, se souviendra longtemps de la splendeur de son usine transformée en cathédrale. Cette réussite cristallise d'ores et déjà l'intérêt sur les projets à venir de Mark Tompkins : un périple qui va le conduire à Copenhague. Pour 1991, Marseille, Berlin, Vienne, sont partants.

Marcelle MICHEL
LIBERATION,
jeudi 26 juillet 1990



La bataille du rail

Au Festival d'Arles, Mark Tompkins investit une chaudronnerie

Il faut d'abord se rendre à la gare routière. De là, des autobus nous emmènent dans la nuit et nous déposent un petit quart d'heure plus loin. On traverse le territoire d'Emmaüs (hectare de chaises, de canapés, de lavabos) et nous voilà devant un hangar gigantesque : une chaudronnerie en activité dans laquelle Mark Tompkins a conçu et présente *Mythologies III : Moving Pictures*. On entre.

Le spectacle a déjà commencé : un homme debout sur une énorme sphère tournoie, un demi-cerceau de métal en équilibre sur la tête. Bruits et chants lointains. Le projecteur qui l'éclairait se déplace, accroché à un wagon aérien ; nous suivons. A l'intérieur d'un cylindre, des danseurs grimpent et dégringolent. Très loin, des ombres chinoises, debout sur un chariot, avancent lentement vers nous, le long des rails ; le chariot fend notre groupe, les danseurs descendent (on ne voit pas ce qu'ils font si l'on n'est pas au premier rang). Dans la pénombre, nous continuons de nous déplacer au fur et à mesure que s'éclaire une nouvelle scène. Tous les interprètes sont en salopette blanche, on ne distingue pas toujours les danseurs des ouvriers de l'usine que Mark Tompkins a associés à son entreprise. Les bruits industriels se font plus forts, se mêlent à la musique rock du groupe danois Cyklon anti-Cyklon. Un homme fend les airs, accroché à une poulie. Un autre agit des spirales de cuivre. Sur une plate-forme élevée, quatre choristes chantent joliment, tandis que quatre danseurs juchés sur des engins métalliques jouent les sémaphores. On aperçoit çà et là les musiciens, haut perchés. Des ombres géantes se meuvent sur les

murs ou sur les objets, un homme suspendu à l'horizontale agit des anneaux qui ferrailent. Projection d'un film sur un petit écran : des gros plans d'ouvriers manipulant des chaînes, des poulies, des crochets, des chalumeaux, etc.

On a enfin le droit de s'asseoir sur des coques en plastique étagées en gradins. Deux couples de danseurs, à 30 mètres l'un de l'autre, exécutent une chorégraphie simultanée. Les salopettes et les visages sont vite devenus très sales. Les musiciens vont et viennent. Petite séquence assez drôle dans le contexte, de castagnettes. Suivie d'un délirant récital de percussions donné sur les objets qui encombrant l'usine, des cuves de diverses tailles, des plaques métalliques, des chaînes, des tuyaux. Un soudeur fait des étincelles et de la fumée. Très belle image finale de tout le groupe s'éloignant vers l'horizon dans un chariot aérien.

L'étrangeté et le grandiose du lieu, le mystère savant des éclairages, la puissance des sons impressionnent davantage que la danse, assez simplette, malgré un sympathique côté ample et décontracté. *Moving Pictures* est la troisième étape d'un vaste projet intitulé la Plaque Tourmente qui concernera douze villes européennes. Mark Tompkins et les siens s'installent en résidence dans les lieux divers, s'intègrent dans le milieu local et montent, adapté au lieu, un spectacle auquel ils associent des "invités" recrutés sur place. A suivre.

Sylvie DE NUSSAC
Le Monde
26 juillet 1990.

Une usine saisie par la danse

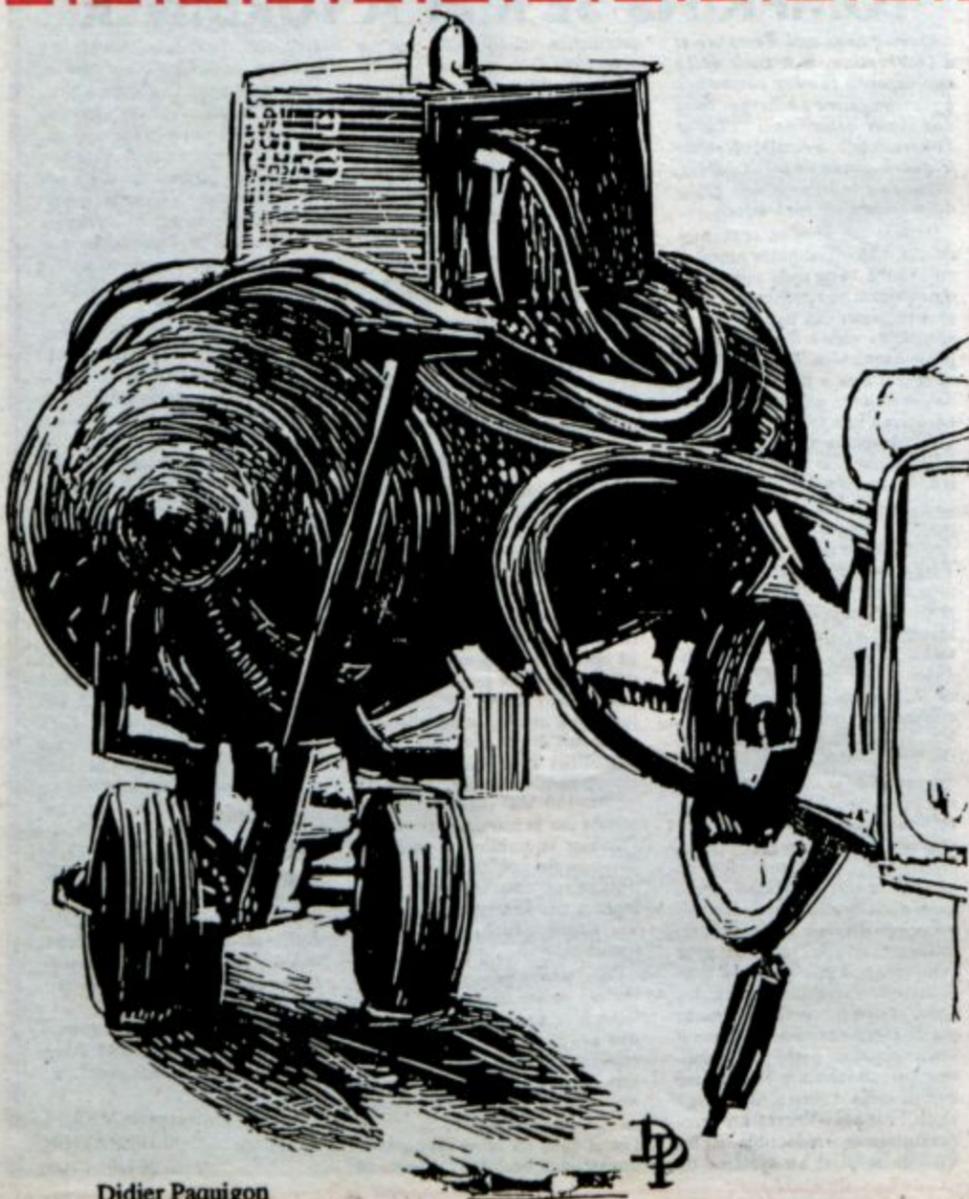
Je préfère Mark Tompkins qui a su, au moins, investir un lieu en lui gardant son identité de travail usinier. La danse moderne après tout n'est-elle pas née avec l'ère industrielle ? C'est en même temps lui rendre hommage. *Moving Pictures* est un parcours nocturne à travers une usine qui dans la journée fonctionne encore, personnel, danseurs, musiciens, éclairagistes animant espace et machines face à un public qui lentement s'avance. Invité à des moments de

seurs, il évoluera jusqu'à une tribune centrale devant laquelle se déroule la scène finale. Scène de danse superbement chorégraphiée pour des danseurs en salopette entourés de citernes et de chaudrons d'où des feux d'artifice d'étincelles et des bruits de ferraille des plus authentiques. Un très beau travail d'équipe dont il faut féliciter chaque participant sans oublier Luc Riolon pour les images vidéo et les Constructions Métalliques de France.

Lise Brunel

Plus que jamais, la précarité est ici de mise. C'est le lieu qui conditionne tout, ensuite, il y a le choix des personnes qui nous accompagnent pour cette séquence, pour partager l'histoire qui sera vécue alors. Ainsi pour Arles, il y aura tous les danseurs, le peintre et le photographe. C'est la troisième étape, l'une des plus complexes et le moment où les gens vont être ensemble pour la première fois, la mythologie est déjà en route.

M.T.



Didier Paquignon

PEINTURE EN FUSION

L'usine des C.M.F. ne reçoit pas seulement la danse. Pendant 3 mois, Didier Paquignon, jeune peintre parisien, y a posé son chevalet.

Pour la deuxième année consécutive, le Festival d'Arles a souhaité inviter un artiste pour "couvrir" les spectacles. Un regard neuf, extérieur et sensible. L'an dernier, Olivier Etcheverry avait sollicité la plume incisive (et non initiale en matière de danse contemporaine) de Georges Wolinski. Un livre de croquis, ébauches respectueuses et hommage impressionné, est paru depuis.

Cette année, c'est un jeune peintre parisien de 32 ans qui a été choisi. Autre support, autre démarche : Didier Paquignon s'est installé pendant trois mois (à ses frais) avec son chevalet à l'usine des C.M.F. L'étrangeté des volumes, la mesure de l'espace lui ont inspiré quelques 40 dessins et 4 grandes toiles, qu'il expose actuellement 11, rue des Suisses à Arles.

Apprentissage

En marge du travail du chorégraphe Mark Tompkins (qui a également in-

vesti les lieux jusqu'au 28 juillet), Didier Paquignon rattache cette expérience à une sorte d'apprentissage de la vie. Comme la peinture : un engagement total. "Ce qui a le plus compté pour moi, ce sont les contacts avec les ouvriers. Au début, je me suis installé dans un coin reculé, et puis doucement je me suis rapproché. Bien sûr, ils étaient étonnés, rieurs. Mais je travaille aussi avec mes mains comme eux. Ce sont des gens très doux. Ils ont un monde poétique en eux, brimé par ce boulot".

Didier Paquignon veut revenir à l'automne, pour les peindre enfin, une fois ces premières pudeurs estompées. Il y a en lui une obstination faite de patience et d'éclat, de fragilité et de provocation que l'on retrouve aussi dans ses propos sur la peinture contemporaine.

Musées

"Aujourd'hui, il y a une idée moderne de la peinture et on n'en sort pas, du fait de la main mise

des institutions sur elle. C'est le pouvoir qui fait les commandes et l'on peint aujourd'hui pour les musées. Il n'y a plus de collectionneurs, plus de critiques. Des gens comme Combas m'intéressent en tant que phénomène social, pas comme peintre. Moi, je suis considéré comme un post-moderne, c'est-à-dire pas à la mode. Cela n'est pas normal".

Aucune rancœur, mais l'écho d'une foi inébranlable et l'ardeur d'un talent indiscutable. L'itinéraire de l'enfant malmené (jeunesse dans une banlieue industrielle, petits boulots en série) se prolonge dans ses toiles sombres et denses, nourries souvent par la géométrie prégnante de lieux clos. Théâtre, usine : l'homme y est absent. Le décor, la machine se chargent d'en transmettre les traces. A moins qu'ils ne l'aient remplacé. "Techniquement, j'irai du sombre vers la lumière" dit-il encore.

Le Provençal
25 juillet 1990

L'industrie fine de Mark Tompkins

Il suffit d'un quai pour que les brumes abordent et que les imaginations partent à la dérive. C'étaient un petit soir (il n'y a pas que des grands soirs et des petits matins), avec la nuit dégoulinant comme la sueur, une opaque moiteur, et les moustiques jouant aux Indiens attaquant les visages pâles.

Le billet du spectacle est un billet de bus, un visa, une invitation au voyage. D'ailleurs trois cars ronronnent le long du quai, tout éclairés mi carrosses mi citrouilles. Un groupe de voyageurs dansent quelque

chose d'éthnique en attendant le départ. Ambiance de colonie un peu infantile.

Pour rejoindre leur destination les cars font un détour le long du fleuve, par la nuit, histoire de faire le noir dans la salle, de nous perdre un peu comme à collin-maillard. L'arrivée à lieu, clandestine, dans l'usine éteinte. Un ouvrier, avec une lampe de poche. On a l'impression d'être loin quand on entre dans le grand atelier, sa carcasse de cathédrale que des voix d'opéra, venues du fond des

siècles, font résonner de manière céleste, creusant l'espace comme si on approchait de l'entrée de l'Empyrée. Une lumière rouge et verte brille comme quelque divine présence. Debout sur une demi-sphère un homme porte sur la tête la courbure des mondes.

La force du lieu

Le parcours va être une suite de stations. Les grands fûts cylindriques, destinés à la pétrochimie, sont un formidable décor que les danseurs viennent habiter

caressant leurs formes, leur puissance. Les gestes sont esquissés, évitant l'assistance qui ferait tomber dans l'imagerie des années 30 sur le travailleur positif et glorieux. L'usine endormie s'éveille d'ombres furtives et ambiguës. Les danseurs avec des gants de travail sont des personnages moins réalistes que fantaisistes. Les rails dans de longues lignes de fuite, conduisent bien au-delà du monde du travail; vers les espaces de l'imaginaire. Et les guitaristes rock en fusion vont faire chorus avec la musique

métallique d'usine qu'un Varèse avait si extraordinaire utilisé. On sent le métal chauffé par les chalumeaux des soudeurs et les étoiles froides des traitements thermiques.

Au transept de l'atelier apparaissent de très belles images vidéo tournées par Luc Riollon dans l'usine pendant la journée. Elles s'attardent avec douceur sur les visages, les mains, les hommes, sur leurs gestes patients, sur leur légende. Ces images vont nous guider vers une salle de spectacle où la chorégraphie de Mark

Tompkins, qui a réalisé toute la mise en scène du spectacle, aura cette fragilité des gouttes tombant d'un stalactite dans une caverne. Mais l'entrée dans la chaudronnerie avait produit une si forte impression que le reste, après, ne pouvant la renouveler, paraît moins intéressant. Le lieu joue le premier rôle et par sa force s'impose au spectacle. Du moins Mark Tompkins a-t-il su en souligner avec finesse les lignes de force.

Le Provençal
25 juillet 1990

LU, VU, ET ENTENDU

... En impliquant une partie du personnel, la compagnie a su tirer profit des ressources offertes par l'usine. De l'énorme cuve aux chaînes, boulons, poulies et copeaux métalliques qui deviennent accessoires ou instrument de musique. Sans oublier chariot sur rail et pont roulant qui déplacent danseurs et musiciens dans des perspectives infinies sous l'impressionnante nef métallique. Et jusqu'au chalumeaux qui procurent un feu d'artifice final. La danse sert de fil conducteur à ce spectacle total, dont les ombres gigantesques créent des images envoûtantes. (Jacky Pailley - Danser)

... Nous sommes persuadés qu'une telle expérience, un spectacle dans une entreprise vivante, est un apport pour vous et pour les C.M.F., difficilement évaluable tant la portée peut en être grande. (Section Syndicale CGT des C.M.F., 30 juillet 1990)

... Energie démentielle avec 'Moving Pictures' de Mark Tompkins dans le décor d'une immense chaudronnerie en activité. (Wolinski - Le Nouvel Observateur, 26 juillet 1990)

... Grande générosité d'émotions, beauté des images, grandeurs des lieux qui s'élargissent, par bruits de grue et de métal claquant interposé, à la dimension d'une cathédrale d'orage, de violence et de bonheur. Références à l'expressionnisme allemand, mais au cinéma soviétique des années 20 - Eisenstein, en particulier, pour une cohérence sans faille entre l'artiste et l'ouvrier, au nom d'une humanité réunie dans l'amour du geste bien fait et des relations fraternelles. une idée au fond qui transporte, plus qu'elle ne séduit l'intelligence. Elle est forte, éphémère, grandiose, comme les éoliennes gigantesques, qui ponctuent les entrées des lieux dans la ville. (Lise Ott - Le Midi Libre, 25 juillet 1990)

... Dans une chaudronnerie à l'extérieur de la ville, Mark Tompkins associe l'expressionnisme du décor aux intrigues de quatre danseurs, cinq musiciens-chanteurs et le personnel des ateliers du C.M.F. (Construction Métalliques de France). Au milieu des cuves, grues et chaudières, c'est 'Moving Pictures'. (Martine Planells - Sept à Paris, 7 août 1990)

... Le spectacle de Tompkins 'Moving Pictures' aura fait d'une usine plongée dans le silence et la nuit une forge infernale envahie par des esprits démocratiques. Un délire remarquable maîtrisé. (Nita Rousseau - Le Nouvel Observateur)

... Prenons d'abord le meilleur, la création surprenante de Mark Tompkins. Tout commence par un voyage en car vers une chaudronnerie encore en activité. Dans ce hangar ouvrant sur le plein air des cylindres immenses, d'énormes tuyaux, happent le spectateur amené à déambuler dans ce lieu étrange par leur beauté rude. Dans le noir, des projecteurs puissants venus du fin fond des allées éclairent soudain des danseurs en salopettes blanches jouant avec les matériaux qui les entourent, restituant les sons, créant des ombres édifiantes. sollicité de toutes parts, on ressort surpris mais ému par les images créées par ces 'travailleurs du fer'. (Ariane Dollfus - France soir, 27 juillet 1990)

... Mark Tompkins est un peu le magicien que l'on n'attendait plus. Le pari de son spectacle 'Moving Pictures' sera sans doute de donner une nouvelle cadence aux ateliers. Faire en sorte que danseurs, ouvriers et machines s'allient telle la matière en fusion. (Mécennat, août 1990)

... Le spectacle d'Arles s'intitule 'Moving Picture'? Grâce à l'aide du personnel des ateliers de l'usine, Mark Tompkins et son équipe ont investi un espace immense, chargé par endroit d'énormes pièces de métal. les danseurs en blancs vêtements de travail ont intégré le mouvement aux différents objets de rencontre, comme ces espèces de viroles géantes sur lesquelles ils marchent, glissent, se croisent dans des jeux d'ombre et de lumière, un parcours balisé que les spectateurs sont invités à suivre dans les trouées rectilignes des rails qui traverse l'usine, et de cette structure dont la construction artistique pourrait évoquer un opéra rock - chanteurs et musiciens perchés sur les machines, loges dans les cabines, musique rappelant les Doors, projection vidéo des ouvriers dans le travail, bruits du quotidien reconstitués par les matériaux que frappent les danseurs, émerge un univers quasimagique, porté par la poésie des lumières découvrant et cachant tour à tour des pans d'espaces, projetant une géométrie variable d'ombres réglées par l'architecture alliée à celle surdimensionnée des danseurs.

Du matériel le plus banal, chaînes, crochets, copeaux de métal, à la plate-forme mobile, tout prend vie dans un autre temps, un autre mouvement, où l'on semble assister à un rituel futuriste, la chaudronnerie métamorphosée en une sorte de cathédrale de poussières et métal.

Une réalisation qui ne va pas dans le sens d'une apologie des techniques ou de la métallurgie, ou même d'un quelconque hymne à ce type de travail, mais plutôt dans celui d'une plaisante déviation du sens commun; une modification de la perception qui joue sur la perspective, les lignes de fuite, la profondeur du champ. Et le travail s'efface pour laisser place à l'esthétique d'une structure délivrée par l'imaginaire, il prend la forme d'un ode au caractère contemporain dédié à l'humanisme. (Révolution, 10 août 1990)

... Immense et chaude encore des activités de la journée, l'usine accueille le public en l'absorbant. Debout, déconcerté, il avance en suivant la lueur d'une ampoule, les acrobaties d'un danseur dans un halo de lumière, le son électrique d'une guitare cachée dans la pénombre. Plus tard les actions simultanées lui font tourner la tête et c'est nettement soulagé qu'il aperçoit des rangées de gradins devant lesquels les danseurs se roulent dans la poussière et le cambouis, imprimant sur leurs vêtements les traces d'une danse de l'état brut. (Fabienne Arvers - La Croix, 3 août 1990)

Espace infini des dédales que Mark Tompkins réussit à habiter de sa danse. Le spectacle commence par un longue déambulation. Le spectateur se déplace au gré d'une lumière-guide dans la nuit. Les ombres donnent à la réalité de l'usine des airs de fiction. la musique se refuse à sortir le spectateur de ce monde métallique. Elle renforce la sensation d'insolite, d'étrange. L'homme perd ici son identité. Deux hommes, deux femmes, vêtus de salopettes blanches qui seront bientôt maculées de la poussière su sol, gants de travail aux mains et baskets aux pieds. Quatre personnages dans un univers qui les dépasse de toute sa taille et de toute sa force. L'artisan et son amour du travail bien fait n'a pas sa place ici, les luttes revendicatives de la sidérurgie non plus. C'est une rencontre du troisième type entre l'homme et la matière. (L'Éveil)

... La foule s'engouffre. Silencieuse, serrée. Pressée. Comme à chaque changement d'équipe. Le décor est planté: au fil des secondes les mastodontes de fer et d'acier qui se construisent ici, tronçon après tronçon, vont prendre vie sous les pas des danseurs. Acrobates dans des cylindres comme des écureuils en cage, ou araignées accrochées au bout de filins fous, navigateurs de coquilles de métal. Attention: Manoeuvres: les clignotants verts et rouges rappellent que cette activité industrielle est dangereuse. Qu'elle exige une grande attention. Des gants et des gestes précis. Un gigantesque écran vidéo qui se promène sur un rail nous montrera, en gros plan, ceux qui les accomplissent, ici, chaque jour. Les images sont de Luc Riollon. La mécanique est encore présente dans la conception du rythme et des mouvements des danseurs, au moment le plus 'classique' de cette création, qui sera éclipsé par un final en feu d'artifice, et une fuite vers nulle part. (P.B. - Le Meridional, 25 juillet 1990)

... Le ballet, à la réalisation duquel participent bénévolement une vingtaine d'ouvriers et agents de maîtrise de l'usine, se déploie de manière itinérante dans les vastes halls, peuplés de machines, animés par des portiques et ponts roulants, encombrés de cuves en cours de construction, éclaboussés par les étincelles des arçères, retentissants du bruit énorme des tôles. Une brève et très belle séquence vidéo montre les ouvriers au travail. Les danseurs portés par un rock lourdement métallique, et une très étrange polyphonie vocale, uplent ce décor inaccoutumé pour la plupart des spectateurs. Chorégraphie sobre, qui évite le plus possible la description et le pathétique, dansée avec probité, sérieux et vigueur. Dansée aussi avec un visible respect pour les lieux et pour ceux qui y peinent. (Le Rouzic - L'Été de la Marseillaise, 29 juillet 1990)



WOLINSKI

"Postcards From Home"

Marseille Objective Danse

Théâtre Toursky

15 MARS 1991

DANGER, LES PIEDS AUX MURS

La résidence du chorégraphe Mark Tompkins à Marseille a donné lieu au Toursky à un spectacle qui déplace les frontières entre la danse, la musique et la vidéo.

Les puristes de la danse-collée-au-corps auront été déçus. Les figures de Tompkins, Frans Poelstra et Gonnie Heggen ne bouleversent pas le monde de la danse contemporaine. Mais il serait inexact de tomber dans l'excès inverse en estimant les interventions des trois danseurs à des traversées minimalistes. Le seul solo de Gonnie force nos regards à ne voir qu'elle, la danse faite corps, expressions mouvementées du visage, parfaite maîtrise du rapport poids humain-géographie de l'espace.

L'art de Tompkins consiste à faire succéder ce long solo en solitaire dans l'immense plateau du Toursky soudain déserté à l'image qui, sur un écran géant, nous emplissait les yeux. Tandis que les deux excellents musiciens du groupe rock Cycklon-Anti-Cycklon ravissaient notre ouïe.

Tompkins joue à ce jeu risqué de savoir qui va chasser l'autre, de l'image ou de la musique, de la musique ou du corps. Et si le monumental écran vidéo efface parfois les fragiles individus qui devant agitent bras et jambes, ce n'est qu'une péripétie de la partie.

Pour finir, le vainqueur est la danse. Petit à petit, elle gagne du terrain, elle sort des corps, s'empare de l'image, chorégraphie le haut et le bas, embrasse les diagonales, devient ombre et lumière, bref se répand comme un virus dans le corps de l'espace.

La Plaque Tournante, c'est cela : écrire dans tout l'espace disponible un maximum d'allers-retours, de figures, de combinaisons audacieuses. L'une d'elles est parfaitement bouleversante et crée une image que le théâtre volerait bien à la chorégraphie. La lente descente pieds au mur depuis le plafond de Thompkins, accro-



ché dans le dos par un filin, s'avançant vers nous, corps dégingandé, clown icarien. Et tandis que le corps du funambule nous fait frémir de vertige, son visage grandit, grandit, creusé par la position inhumaine et les sanglots de cette "Tempête à la Tour Eiffel" qu'il nous chante au mi-

cro. Car depuis la scène un caméraman le filme et, à l'instant où le visage trop rapproché devient monstrueux, l'image meurt laissant la place à l'homme redescendu parmi nous.

Cette traversée insensée des cintres au plateau, ce défilé du corps par l'ex-

pression de son image, ce temps parcouru sans précipitation, -et c'est très long le temps d'une chanson-, c'est bien à la sensibilité d'un chorégraphe que nous le devons.

Claudine GALEA
La Marseillaise
21 mars 1991

L'ÉVÉNEMENT TOURNANT

Depuis trois semaines, Taktik vous a informé des mouvements de la Plaque Tournante de Mark Tompkins. Comme vous, nous attendions avec impatience ce que l'on nommait le spectacle-événement "Postcards From Home" et vendredi 15 le Toursky était enflé. Marseille Objective Danse souhaitait attirer un public d'horizons multiples, l'association a atteint son but !

Le spectacle ? Il avait la spontanéité et la vitalité d'une fête, sans ambitions intellectuelles affirmées comme me l'avait confié Frans Poelstra "cette fois-ci nous allons faire des choses très bêtes et très folles ! "Dès les premières séquences le rire a éclaté, ils sont allés plus loin encore dans la caricature et la satire de la danse que je l'imaginai. Il faut à Mark une réelle réaction de révolte pour être aussi ironique, et surtout pour garder ce ton pendant toute la représentation Gonnie, Frans et Mark se poussent pour être sous les projecteurs, ils font les clown sur du Alain Chanfort, ils jouent avec leur ombre, avec leur corps. Peut-être parce que l'on comprend vite où ils veulent en venir, sans doute aussi parce que leur mode de communication est équivoque, leur chorégraphie s'efface quelque peu devant les images vidéo de Luc Riolon. Là encore Mark Tompkins, qui est le metteur en scène du spectacle, souligne sa démarche. La musique, la vidéo ou les lumières ne sont pas là pour mettre en valeur les dan-

seurs. C'est bien plutôt les danseurs qui s'agitent comme des pantins devant une image énorme, ou qui semble animée par la musique.

Les vidéos fonctionnent sur le même ton que les danseurs alternant un accéléré de dessin animé qui rappelle le rythme trépidant de certains passages dansés et un "image par image" (analogie avec les danseurs qui suspendent leurs mouvements sur un signe ou un geste mimé).

La vie n'est cependant pas la seule émotion que l'on ressent pendant ce spectacle. Quand Mark se met à chanter nous basculons pour nous retrouver dans une autre dimension où le plancher devient vertical. Une voix chaude, émouvante, avance vers nous de plus en plus pleine, comme le visage de Mark qui se rapproche de la caméra quand il descend sur son filin. Quand il a choisi de faire le tour de l'Europe par bonds successifs, Mark Tompkins a risqué son image, en proposant au public de partager ses recherches. Il essaie de tirer la danse et l'art par tous les coins, il réalise ses idées, des plus folles aux plus simples... nous avons eu un spécimen unique et éphémère, une rencontre fugitive avec Marseille et ses artistes.

Françoise Brès
Taktik
du 20 au 27 mars 1991



PLAQUE

TOURNANTE

1988 - 1992

Direction Artistique : Mark TOMPKINS

Maîtres d'Œuvre : Mark Tompkins - Jean-Louis Badet

avec par ordre d'entrée en scène :

DANSEURS : Mark Tompkins, Isnel da Silveira, Sasha Waltz, Frans Poelstra, Julyen Hamilton, Gonnig Heggen, Charlotte Munkoe, Bo Madvig, Monna Dithmer, Tim Feldmann, Kitt Johnson, Willi Dorner, Annette Klar, Norbert Kliesch, Thomas Lehmen, Sabine Blanc, Jordi Alcaraz, Alexis Eupierre, Montse Llabrés, M. Antonia Olivier, Carme Renalias, Jabí Bustamante, Carsten Wiedemann. **MUSICIENS** : Per Tunno, Tomas Ortved, Tom Martens, Micha Schillings, Tomek Tarczynski. **VIDEO** : Luc Riolon, Jacques Keruhel, Mariana Bouhsira, Per Morten Abrahamsen, Hartmut Jahn, Jordi Teixido, Jean-Marc Balois. **LUMIERE** : Alain de Cheveigné, Françoise Michel, Bent Petersen, Agusti Garcia. **SON** : Alain Philipon. **COSTUMES** : Jean-Louis Badet, Lis Spur. **PHOTO** : Per Morten Abrahamsen. **ARTISTES, TECHNICIENS ET AMIS** qui ont participé à une étape : Edith Rabut et le groupe d'adolescents de Planoise, Bert Bornebroek, André Pronk, Robin Koster, Binne Smid, Ellen Groenewold, Wil Frikken, Boes Diersten, Jean-Marie Cornuel, Irina Petrescu, Pol Wijnberg, Ine Billenkamp, Harma Staal, Joey Ruigrok, Thea de Jong, Ernst Ritter, Jean-Luc Borla, Christine Ponce, Joseph Ralaivo, Corinne Scholtes, Dominique Vidaud, Didier Paquignon, Patrick Buisson, Frédéric Stoll, Laurent Hattinguais, Daniel Lévy, David Ravier, André et Ineke, Philippe Icher, Olivier Lavandet, Nathalie Prophète, Messieurs Espeut, Logier, Gazzina, Orgeas, Aubert, Briez, Callejean, Camellio, Capitani, Casimir, Chaib, Merchat M., Merchat Ph., Merchat R., Mazzeza, Petit, Puig, Quenin, Sidi-Ouis, Teno, Xavier Longo, Jean-Pierre Campigli, Daniel Evangelista, Maurice Thouvenin, Thierry Agone, Françoise Brès, Maria Candeloro, Jean-Jacques Ceccarelli, Yvan Dumas, Joëlle Driguez, Cie Efilao (Joëlle Faure, Dominique Dreuilhe, Béata Tikus), Christine Fricher, Groupe PM Garage Hôtel (Isabelle Cavoit, Anaïs Favreau), Christophe Haleb, Ellen Kobe, Xavier Martin, Anne-Marie Mattarozzi, Martine Pisani, Tempestant Théâtre (Jacques Boyer, Camille Richard), Les Trottoirs de Marseille (Gilbert Fabiannelli, Christian Garde, Christelle Migliaccio, Jörg Petrich, Liliane Pierrot, Josette Pisani), Claude Véron, Chantal Viroulant, Cie Zita la Nuit (Chantal Tur, Anne le Batard, Laure Maternati, Danielle Berttotot), élèves de l'école Edouard Vaillant, Ecole d'Art de Luminy (Martine Barnavon, Claire Bonamy, Elisabeth Creseveur, Quang-Punb Dinh, Stéphanne Heurtel, Pierre Hoy, Sylvie le Pic, Lucie Betunje, Sophie Marquis, Aurélie Salavert, Marc Quer, Elsa Somana-Casta), Hervé Paraponaris, Karen Vedel, Vilbjorg Broch, Louise Schytte, Gorm Langhoff, Piero Varetto, Eva Eilenberger, Nikolai Grossel, Niels Peter Flint, Edith Farine, Gitte Gammelgaard, John Petersen, Peter Thomsen, Lutz Gregor, Daniela Schultz, Rolf Peter, Harald Dreher, Friedhelm Kuhlmann, Manfred Pau, Andrea Schöneich, Jean-Marie Engler, Andreas Fuchs, Matthias Kirschke, Roland Reinewald, Mariette Feltn, Laurent Berger, Olivier Gallois, Anna Semitiel, Anna, Edouardo, Paco, Alfred Hore, Delphine Bonnefoi, Laurence Causier, Gianni Zampieri, Alexis Duflot, Claude Duquenne, Gaetano Monno, Philippe Dutoy, Daniel André, Emmanuel Duquenne, Jean-Christophe Evrard, François Vanlauwenberg, Silvio, Michel Decubber, Nathalie Carrazai, Laurent Taquin. **PRODUCTEUR ET PARTENAIRES** : Copenhague-Besançon-Montbéliard, 4^{EME MANIFESTATION VIDEO ET TV DE MONTBELIARD}, Conseil Régional de Franche-Comté, D.R.A.C. Franche-Comté, Ville de Besançon, Ministère des Affaires Etrangères, A.F.A.A., Institut Français de Copenhague, Det Danske Film Værksted, Ministère Danois de la Culture, Eurocréation, Vidéogram Paris, Besançon, **ESPACE PLANOISE**, Ministère de la Culture, Centre d'Arts Contemporains, Centre de Rencontres, C.I.C.V. de Montbéliard-Belfort, TéléSaugeais, PAN, Ville de Besançon, Vidéogram Paris, Groningen, **GRAND THEATRE**, Académie Minerva, Centre Culturel Français de Groningen, Eringa Vidéo, De Voorziening, Staten Kunstfonden, Koda, Gemeente Groningen, Nederlands Ministerie van WVC, Vidéogram Paris, Arles, **FESTIVAL D'ARLES**, Constructions Métalliques de France, Villes d'Arles, Conseil Régional P.A.C.A., Conseil Général des Bouches-du-Rhône, SACD, Galerie Berggruen, Videogram Paris, Marseille, **MARSEILLE OBJECTIF DANSE**, Théâtre Toursky, FNAC, SNCF, Videogram Paris, Copenhague, **ESPACE DANSE** de l'Institut Français, Sophienholm Association d'Art du Musée L yngby, Ministère Danois de la Culture, Det Dansk Film Værksted, Fondation Augustinus, Musikradet, Ministère Français des Affaires Etrangères, AFFA, Berlin, **HEBBEL THEATRE**, DAAD Deutscher Akademischer Austauschdienst, Akademie der Kunst, Werkstatt Berlin, Tanzfabrik, Strasbourg, **LE MAILLON, FESTIVAL MUSICA**, A.P.A. Actions et Perspectives Audiovisuelles, Girona, **NAU PER LA DANSA**, Ajuntament de Barcelona, Escola Taller, Arcoiris, Bito, La Sala del Cel, AFAA, Grand Hornu, **FESTIVAL LES INAT-TENDUS DE MAUBEUGE**, Grand-Hornu Images, D.G.A.C. Province de Hainaut, Département du Nord, Ministère Danois de la Culture, Lycée Charles Deulin de Condé-sur-Euscaut, N.A.O., Centre d'Automatique de Lille, C.I.T.E., Téléconcept, Sonor, C.R.R.A.V., O.R.L.E.I.S.S., Heure Exquise !, Grand Théâtre de Groningen, Lixon.

"LA PLAQUE TOURNANTE" a eu en tout 38 représentations publiques, vues par env. 11 000 spectateurs. L'ensemble des résidences a donné lieu à, env. 70 manifestations annexes, (animations en milieu scolaire, répétitions publiques, ateliers vidéo, expositions, etc...) et a provoqué env. 120 articles de presse, émissions de radio et télévision.

La compagnie I.D.A. Mark TOMPKINS, est subventionnée par le Ministère de la Culture et de l'Education Nationale, Direction de la Musique, Délégation à la Danse, au titre de Compagnie Indépendante.

Administration : Jacques LECLERC
7, rue Dejean, 75018 Paris - Tél. 33.1.42.54.12.33 - Fax. 33.1.42.54.95.01

SUBSTANCE PHOTO

Toujours dans le cadre de la Plaque Tournante de Mark Tompkins, la Fnac accueille jusqu'au 13 avril quelques travaux du photographe attiré de ce concept créatif : Per Morten Abrahamsen. Si la majeure partie de cette exposition tourne autour des chorégraphies de Mark Tompkins, ce n'est pourtant absolument pas un reportage photo au sens clas-

sique du terme. Avec ce genre de projet les choses ne sont jamais aussi simples. Car, Per Morten Abrahamsen est lui aussi un artiste à part entière. Et quel artiste !

Il n'est pas là pour rendre compte d'une quelconque objectivité. C'est sa vision qu'il donne à voir. Il vole des instants entiers aux spectacles de

Tompkins, les capture et nous les restitue dans une espère d'urgence désordonnée et gratuite tout à fait troublante.

Ses photos sont insaisissables, instables, improbables, comme issues d'un espèce de miracle. Fabotissement d'une intimité involontaire entre le photographe et son sujet. Non seulement le mouvement est omniprésent, mais en plus, il est démultiplié par toute une série de "brutalisation" de l'épreuve. La sensation de vi-

tesse n'est plus inscrite sur le tirage que l'on a devant les yeux mais à l'intérieur même. Per Morten Abrahamsen ne semble avoir aucune considération pour son support. Et dans chaque étape de sa démarche on sent qu'il est habité par un anticonformisme primaire et viscéral. Mais comment peut-il naître autant d'harmonie d'un tel anarchisme ? C'est dans ce mystère que tient sans doute tout le talent de Per Morten Abrahamsen.

LA PETITE HISTOIRE A SUIVRE DE LA PLAQUE TOURNANTE

La plaque tournante effectue une lente révolution. Puis elle choisit une travée parmi les 33 qui l'entourent, véritables rayons d'un soleil métallique. Ici, au dépôt SNCF de locomotive, derrière la gare St-Charles, nous faisons un bond dans le passé. L'architecture, la lumière orange qui perce aux fenêtres de plastique ondulé, la rouille et le cambouis sont d'un modernisme suranné.

Construite dans les années 30, la rotonde qui est partiellement recouverte était le garage des locomotives à vapeur... L'électricité a changé le paysage. Partout au-dessus des voies, des toiles d'araignées aux fils d'acier barrent le ciel. C'est dans ce décor que le metteur en scène Mark Tompkins a choisi de tourner "Postcards from home". La vidéo, réalisée par Luc Riolon, sera ensuite projetée sur écran géant pendant le spectacle, le 15 mars au Toursky.

Durant le week-end du 2 et 3 mars, la plaque tournante a fonctionné continuellement. Quand Luc criait "ça tourne !" la plaque se mettait en marche en même temps que la caméra. Au premier plan le trio de danse de Frans, Gonnie et Mark semblaient évoluer dans une pesanteur différente de la nôtre.

Daniel, l'employé de la SNCF chargé de suivre le tournage et d'actionner la plaque, m'a confié que ce trio dégageait "une impression d'érotisme dans ses contractions lentes". Pour lui, tous ces danseurs et plasticiens qui bougeaient autour de la plaque (en second plan et à vitesse rapide) provoquaient une vision "burlesque". Parce qu'ils exprimaient des "fantasmes délirants", les artistes lui rappelaient les films de Fellini, son cinéaste préféré.

Oui, 14 groupes évoluant chacun dans leurs mondes, réunis dans un même lieu, en même temps, c'est un peu fou. Et quand les 25 artistes et même plus, se retrouvent pour la dernière séquence sur l'espace très réduit de la plaque tournante, alors cela devient délirant !

Selon Daniel toujours, la confrontation du lieu et des plasticiens était très intéressante : "l'aspect lyrique de la peinture est mêlé à celui basement matériel de la ferraille de la plaque tournante". Cependant la surprise de ce week-end de tournage a été la petite Anaïs. Gonnie Heggen, danseuse qui travaille avec Mark Tompkins, est restée stupéfaite par cette fillette de 6 ans. D'abord parce qu'on rencontre rarement des enfants dans ce milieu, ensuite parce qu'Anaïs a travaillé prise après prise avec toujours la même concentration.

Anaïs elle, a trouvé "très rigolo de faire la funambule sur les rails". Comme "c'est plus joli quand on tient quelque chose dans les mains", elle a pris une étoile de mer... "Elle me sert d'ombrelle pour l'équilibre sinon je tombe du rail". Anaïs n'a pas seulement choisi son accessoire, elle a également décidé quel serait son costume. "Aujourd'hui j'ai mis mon gilet qui représente le printemps ; il est doux et on se sent bien dedans".

A propos de la toile ronde et bleue, qui faisait partie d'une des installations de plasticiens pour la plaque tournante. Anaïs a vu "des bébés serpents qui se tortillent partout" tandis que Daniel a vu des oiseaux...

Françoise Brès
Taktik, du 6 au 13 mars 1991



LA CHOREGRAPHIE ET LES ENFANTS

Pour la répétition générale de sa Plaque Tournante IV, le chorégraphe et danseur Mark Tompkins n'avait pas choisi la facilité : il avait invité les enfants du quartier. Quelques 500 gosses entre 6 et 11 ans amenés par leurs instituteurs des différentes écoles du quartier St-Mauront (Félix Pyat, Edouard Vaillant, Révolution, etc...) On imagine sans peine l'ambiance survoltée qui régnait au Toursky quelques instants avant la représentation. "Nous sommes dans un quartier défavorisé", disait M. Kremer, enseignant en CM1-CM2 à la rue du Jet d'eau. La plupart des enfants ne vont jamais au spectacle avec leur famille. La seule façon d'y accéder pour eux, ce sont les sorties scolaires". Le reste de la phrase se perd dans un brouhaha indescriptible car le spectacle commence. A

côté de moi, Ghislain, Rahim, Cécile, Mario, Mohamed, Stéphanie et Zakia, en CM2 à l'école Edouard Vaillant sont excités comme des puces. Ils se tortillent et poussent des cris suraigus. Si Tompkins et ses danseurs résistent à ces petits diables, ils mettront dans leur poche n'importe quel public ! Et c'est précisément ce qui va se passer. Dès la première séquence à mi-chemin entre le mime et la danse, sans musique, les cris et les réflexions s'estompent rapidement. L'intérêt devient presque palpable quand une projection vidéo s'inscrit sur le corps des danseurs et que ceux-ci commencent à jouer avec. La musique qui intervient alors déchaîne illico des battements de pieds et de mains. Les danseurs "tiennent" la salle. Quand apparaissent les deux guitaristes rock, jouant à fond la sono,

c'est la jubilation ! Tompkins met le paquet dans un feu d'artifice de sons, de projections démultipliées par tout un système de transparences. Les enfants en restent parfois bouche bée. Vient ensuite un des moments qui va le plus les séduire : le chant de guerre chanté en anglais et à plein tube par le guitariste alors que sur l'écran géant du fond on voit un tam-tam sur lequel on bat le rythme en gros plan. "J'ai juste compris le mot Koweit" dit d'un air entendu une petite gamine de 10 ans. Autre moment de fièvre quand sont projetées sur des transparences de tulle géante, les mains dessinées ces dernières semaines par les élèves de l'école Edouard Vaillant. "C'est la mienne !" crie un gosse "Oh fada, tu sais pas qu'il y en a une centaine ? répond son voisin, "Oul, mais moi j'avais mis

beaucoup de rouge, comme là". Dernier moment qui provoque des "ho" et des "ha" de ravissement : une séquence sous-marine, toujours par le biais de projections. Voilà une heure que les enfants sont soumis à ce feu roulant de sons, d'images et de danses. Est-ce ainsi que les danseurs veulent conclure cette répétition générale ? Toujours est-il que le spectacle s'arrête assez abruptement. Domage après tant de moments forts. Dehors chacun se remet de ses émotions en croquant dans son goûter. Les maîtres eux pensent déjà à l'utilisation pédagogique qu'ils feront d'un tel spectacle. Il y a de quoi faire : la poésie était au rendez-vous.

Jeanne Baumbergi
Le Provençal
15 mars 1991

MARSEILLE

Mark Tompkins, voyageur avec bagages

Installé à Marseille depuis le 20 février, le chorégraphe et danseur américain va présenter "Plaque Tournante IV", vendredi au Toursky.

Grande silhouette aux jambes interminables, grands yeux bleus tout ronds, le chorégraphe et danseur Mark Tompkins est arrivé à Marseille le 20 février pour une "résidence d'artiste" qui prendra fin le vendredi 15 mars : trois semaines passées à inventer un spectacle spécifique qui sera présenté une seule fois sur la scène du théâtre Toursky.

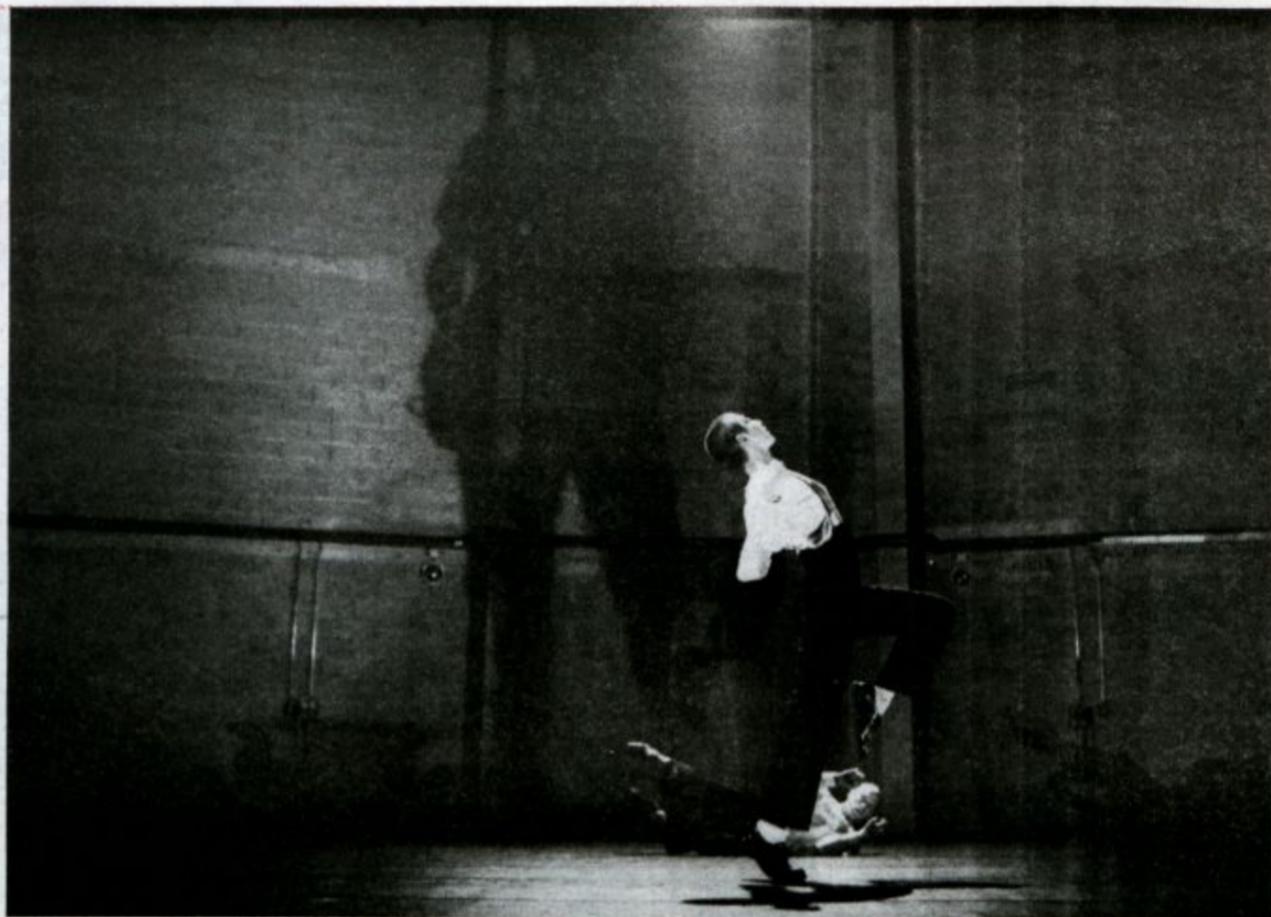
Ma méthode de travail est un peu celle des gens du voyage, explique Tompkins. Pour chaque création, l'équipe arrive avec sa valise d'images, de danse et de musique, et elle ajoute ce qu'apportent les gens de la ville où elle fait escale.

Cette façon de procéder est héritée d'un spectacle interdisciplinaire créé par Tompkins en 88 pour le Festival vidéo de Montbéliard. C'est à cette occasion en effet que le chorégraphe a réalisé ce qui allait être le prototype des "Plaques tournantes", avec

les gens qui constituent encore aujourd'hui le noyau de son équipe : deux danseurs, Alain de Cheveigne aux lumières, Luc Riolon à la vidéo, un groupe de rock danois pour la musique, et le photographe Per Morten Abrahamsen, tous créateur à part entière du spectacle.

A l'issue du Festival, Tompkins et les siens ont voulu pousser l'aventure plus loin. Par référence au disque mobile qui sert aux changements de voies ou de direction dans les chemins de fer, ils décident alors d'appeler ce projet "Plaque Tournante" parce qu'il fait intervenir la danse, la musique et la vidéo et mêle l'univers de l'équipe à celui du lieu dans lequel se déroule l'escale.

L'année 89 se passe à chercher les villes intéressées par le projet : quatre par an, pendant une période de trois ans. En 1990, Tompkins et les siens peuvent enfin démarrer ; ils créent les "Plaques Tournantes I, II et III" successivement à Besançon, à Groningue et à Arles. En 1991, après Marseille, devenue "Plaque Tournante IV" grâce à l'invitation de



Rock fuyant, chorégraphie fluide, émotion minimum...

Marseille-Objectif-Danse, leurs rendez-vous les mèneront à Copenhague, Berlin et Strasbourg.

"Nous travaillons chaque fois en fonction du lieu, qui peut-être très différent, un théâtre, un parc, un vieux cinéma, une chaudronnerie en activité comme à Arles. Nous nous efforçons d'en respecter l'essence. Avant que l'équipe ne s'installe en résidence, nous définissons la direction de la "Plaque Tournante" à venir. Pour

Marseille, le thème choisi a été la carte postale, l'image, le message qu'on s'adresse les uns aux autres."

Depuis son arrivée, l'équipe accumule les matériaux qui serviront directement ou indirectement pour le spectacle du 15 mars : d'abord un travail avec les élèves de l'école primaire de la rue Edouard Vaillant (en collaboration avec le plasticien Thierry Agnone). Puis une rencontre avec les étudiants de l'école d'art de

Luminy qui devrait aboutir à la création, par les plasticiens, de différentes cartes postales.

Enfin, le week-end dernier rendez-vous a été pris à la gare (sur une vraie plaque tournante !) avec des chorégraphes et danseurs du cru. Chaque compagnie (Efilao, les Trottoirs de Marseille, Zita la Nuit, etc...) ayant eu à préparer des interventions sur le thème de la carte pos-

tales, qui ont été enregistrées en vidéo.

Voilà pour la matière première "extraite" à Marseille. Dans les quelques jours qui restent avant la représentation, Tompkins doit maintenant trouver comment agencer ces matériaux pour la scène du Toursky ; un mélange qu'on espère réussi entre ce qu'il amène et ce que les artistes marseillais lui ont apporté.

Jeanne BAUMBERGER

photo-souvenir

Après trois semaines de résidence à Marseille, le chorégraphe américain a présenté "Postcards From Home" au Toursky. Superbe et glacé.

Théâtre Toursky, vendredi soir. Une salle bondée attend fébrilement les trois complices : Mark Tompkins, Frans Poelstra et Gonnle Heggen qui travaillent depuis trois semaines leur carte postale de Marseille ("Postcards From Home", le titre du spectacle). Sans parler du wagon d'artistes qui ont participé à cette création, de Cyklon Anti-Cyklon, groupe de rock danois, présent sur scène, au réalisateur Luc Riolon qui, lui, a filmé la "plaque tournante" des Chutes-Lavie, un de ces immenses disques mobiles servant aux changements de voie dans les gares.

Ça démarre sur les chapeaux de roues. Les danseurs se coulent dans un rock fuyant, troquent ensuite leur pantalon noir et leur chemise blanche contre des bleus de travail, reviennent plus tard en queue-de-pie. Entre un clin d'œil crooner et un jeu de jambes très music-hall, ils font semblant de se battre, tandis que, sur des écrans géants, disposés en fond de scène, défilent les images de Luc Riolon : le Vieux-Port et Notre-Dame de la Garde, une main qui s'empare d'une carte postale sur un présentoir et "la plaque tournante"

qui tourne follement, arpentée par des couples de danseurs enlacés.

Fillin sans filet

Les images des danseurs et du film se mélangent, se bousculent et se superposent. Par un jeu savant d'éclairages, les ombres mesurées des danseurs se profilent sur les écrans. Effet garanti, comme lorsque Mark Tompkins, suspendu par le dos à un fillin, descend des cintres en chantant dans le vide, semblant ainsi marcher miraculeusement sur le mur du fond. Sur le plateau, Luc Riolon, caméra au poing, transmet en direct le visage du chorégraphe-chanteur sur l'écran géant.

De la danse, que ce soit dans les solos, les duos ou les tríos, on retiendra surtout l'utilisation parfaite de l'espace, de même que la délicatesse et la fluidité des mouvements : rotations du corps, balancements des épaules, gestulation des bras, élans brisés et grandes enjambées clownesques.

Tout cela est très beau, même si ce concert d'images et de sons, baigné d'une esthétique vidéo-clip séduisante et très bien rendue, manque un peu d'émotion.

Claude MEFFRE

Le Provençal,
17 mars 1991

Tompkins signe sa quatrième mythologie

Le théâtre Toursky reçoit en résidence la quatrième "Plaque tournante" de Mark Tompkins. Le spectacle aura lieu le 15 mars...

Le projet est né à Montbéliard. En 88. Les faits : la 4ème Manifestation Internationale de Vidéo et TV souhaite une cérémonie d'adieux singulière. Mark Tompkins est approché. Avec Jean-Louis Badet, il conçoit un projet qui reçoit l'assentiment des responsables de la Manifestation. Danse, musique, vidéo, lumière, photo et arts plastiques en sont les ingrédients. Mais Tompkins n'a pas envie d'en rester là. Le travail de Montbéliard lui donne envie de jeter les bases d'un "projet évolutif composé d'une douzaine d'étapes dans des villes européennes différentes".

Chaque ville offre un champ exploratoire, sa propre mythologie. Tompkins et son équipe lancent l'idée. Les villes, à travers un théâtre, un lieu, une usine, un endroit évocateur, en adoptent le concept. Besançon a écrit la mythologie

number one. Groningue, en Hollande et Arles ont suivi. Marseille arrive. Le titre de cette quatrième mythologie "Postcards from home" - littéralement, ou presque, carte postale de chez moi - désigne en même temps le sujet de cette "plaque tournante". "Nous sommes des gens de voyage. Nous posons nos valises et nous provoquons les rencontres avec les gens".

Le lieu fait le spectacle

Le théâtre Toursky accueille en résidence l'équipe de Tompkins. Une structure qui n'a rien de figée puisque chaque lieu la refonde. Certains artistes y sont tout le temps, d'autres épisodiquement et les artistes locaux peuvent y être associés. Le souci de Tompkins est d'associer activement la ville à la résidence. Ainsi les enfants de l'Ecole Edouard Vaillant, située à proximité du Toursky, ont-ils été invités à concevoir des cartes postales que Luc Riolon mettra en images et qui serviront de cartons d'invitation. Différents acteurs danseurs et plasticiens ont été invités

au tournage du film vidéo. Une grande carte postale humaine en mouvement, tournée sur un site SNCF, déniché par Tompkins.

Cette partie repérage achevée, Tompkins assemble tous les matériaux du spectacle pour en former une chorégraphie. Chaque spectacle est une surprise, une représentation unique, évanescence. Il serait donc inutile d'essayer de savoir de quoi le spectacle "Postcards from home" sera fait, "La chorégraphie de chaque résidence s'adapte au lieu".

Humoristique ou éthérée, la chorégraphie de cette grosse peinture de la danse contemporaine privilégie l'instinct. Marseille y est vue comme une grande carte postale où se meuvent estivants, passants et habitants. Après Marseille, d'autres mythologies seront écrites. Les deux prochaines à Berlin et à Strasbourg, avant la fin de cette année. Pour enchaîner en 92 vers d'autres destinations encore inconnues.

S.M.

Le Méridional,
10 mars 91

LE DERNIER TOURNANT

Vendredi 15 Mars sera la dernière étape de la Plaque Tournante "Mythologie IV". On dit de Mark Tompkins qu'il est le chorégraphe du spectacle que nous pourrions voir au Tournant lors d'une représentation unique. Aussi fallait-il préciser que la Plaque Tournante ne produit pas des spectacles de danse, dans le sens traditionnel du terme.

D'abord parce que le travail corporel de Tompkins ne s'inscrit pas dans une préoccupation commu-

ne à la danse contemporaine actuelle.

Il est plutôt une rupture vis à vis d'une codification gestuelle qui peu à peu remplace l'ancienne rhétorique classique. Il apparaît que la recherche de Tompkins serait de ne pas utiliser les stéréotypes des "beaux gestes chorégraphiés, où l'harmonie de l'homme avec son enveloppe charnelle passe par une tenue dénaturée de son corps : un corps statufié, idéalisé, mais encore un corps violenté, traité comme un ressort.

Dire que Tompkins va chercher les gestes quotidiens les plus anodins pour les restituer, ne serait pas tout à fait juste. Car même si le corps du danseur a une décontraction naturelle, les mouvements qui l'animent sont détournés de leur première utilité (la marche, un signe, une expression) et sont transposés, souvent de manière ludique, toujours "non-artistiquement" (c'est-à-dire de manière non-dansée).

Ce n'est pas un hasard si la gestuelle de Tompkins quand elle devient "dansante" s'inspire de pas, de mouvements de la danse populaire (rock, valse...) ou traditionnelle (bourrée, quadrille...). Sans doute est-il critique vis à vis de la danse, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui et peut être exprime-t-il que la création ne devient pas plus intelligente parce qu'on la prend très au sérieux.

"Postcards from home" risque donc de surprendre à bien des points de vue. L'espace conventionnel du théâtre va être utilisé au maximum ; des transformations se feront en cours de spectacle. La musique "live" de Cyclon AntiCyclon conjuguée aux projections vidéos (images tournées dans la ville, images de cartes postales ou celles prises sur la Plaque Tournante SNCF...) de Luc Riolo, aux lumières "d'ombre"

d'Alain Cheveigné et aux chorégraphies de Gonnie Heggen, Frans Poelstra et Mark Tompkins seront multipliées en courtes séquences de 2 ou 3 minutes.

Le spectacle aura un rythme rapide car le thème de la représentation reste quant même "une image, un message", ou la carte postale comme instantané de vie.

Françoise Brès
Taktik

13 au 20 mars 91



COPENHAGUE

**MYTHOLOGIE V
PARC DE SOPHIENHOLM
22-26 juin 1991**

"POWER OF FATE"

LA DANSE DES NUITS CLAIRES LA POESIE DE LA SAINT-JEAN DANS LE PARC DE SOPHIENHOLM

Ça commence et ça finit par sept torches. Sept danseurs sont assis près de l'eau sur la pente qui descend de Sophienholm vers Bagsværd Sø. A la nuit tombante, vers minuit, huit personnes se déplacent en tournant, courant, roulant et dansant entre l'eau, le feu, le bâtiment, l'herbe, les arbres et le ciel. C'est l'Américain Mark Tompkins qui est l'organisateur de la représentation. Il travaille en France, et actuellement il fait la tournée de l'Europe avec un projet qui cherche à cerner la culture, l'atmosphère/l'esprit et la mythologie de différents lieux. Il fait participer les artistes locaux et crée un spectacle avec eux.

L'ensemble du projet est intitulé "La Plaque Tournante" - Là où les rails du chemin de fer se croisent - et la présentation à Sophienholm est la cinquième de la série. Il a rassemblé autour de lui des danseurs danois, le groupe de rock Cyklon Anti-Cyklon, le scénographe Niels Peter Flint et le photographe Per Morten Abrahamsen, et le résultat est intitulé "Power of Fate".

Il fait encore jour lorsqu'on entend un ton venant de derrière les arbres. C'est comme s'il venait de l'autre côté du lac et qu'un autre ton répondait de ce côté-ci. Le timbre s'intensifie, et tout d'un coup des sept danseurs en cagoule blanche apparais-

sent sur la colline, une torche à la main. Ils allument des torches plantées dans le gazon, se dirigent vers l'eau, où ils plantent leurs torches dans le sol. Un bateau passe sous le pont, et un homme en longue robe blanche est debout sur la proue comme un Lohengrin. Il descend sur terre et monte la colline à genoux jusqu'à l'escalier du bâtiment, où il est debout, tourné vers l'eau, et il anathématise le lieu comme un Christ, un shaman, un dervish.

Ensuite le foyer s'étend, différentes constellations s'amorcent dans la lumière décroissante. En tenue d'été blanche, des femmes dansent avec des hommes, des con-

flits violents se révèlent, et des fragments de rencontres s'esquissent - un feu est allumé dans l'âtre au bas de la colline, un film est montré sur le mur du bâtiment, ils descendent la colline en roulant, ils dansent sur le pont.

L'homme du bateau s'est dégagé à nouveau. Il est debout sur l'escalier et fait les mêmes mouvements que les sept danseurs, qui, alignés et tournés vers nous, miment la terreur, le désir, le chant d'oiseaux, la sexualité, la paranoïa, les rires étouffés, la distance. L'homme du bateau descend la pente vers l'eau en dansant des mouvements intenses et saccadés. Les autres tiennent des om-

brelles qui reflètent des dias représentant leurs propres visages. L'homme entre dans la barque et passe derrière le pont blanc.

La poésie et le déracinement se rencontrent dans la coulisse sonore de Cyklon anti Cyklon. Dans le haut-parleur, placé derrière le public, du rock noir, puissant et le microphone consciemment saturé se mêle avec un chant d'enfants indien et avec un accordéon venant de derrière les arbres. Il ne s'agit là, pas seulement d'une fête de la Saint-Jean en jupes blanches romantique, la mythologie englobe également les jeunes couples dans la nuit d'été, les moustiques, le calme du

crépuscule, le beau rock dramatique de métropole, le feu près de l'eau et l'indication légère d'une certaine spiritualité. Les coulisses sont l'inspiration de la représentation.

Le lieu et l'histoire sont d'une certaine manière indépendants du temps : il peut y avoir tant le moyen âge que les années 90 dans un processus qui cerne la mythologie de cette Saint-Jean, et dans cette indépendance du temps qui existe entre la nature et la culture, la représentation vibre de force, de poésie et de pureté. La lune se voit entre les arbres, le ciel est encore bleu, et il est minuit.

Johnny Joergensen
Politiken
25 juin 1991



Sourire d'une nuit d'été

MYTHOLOGIES EUROPEENNES

"Power of Fate", voici le titre d'un spectacle de danse très particulier présenté par le chorégraphe franco-américain Mark Tompkins. Le spectacle fait partie d'un grand projet intitulé "La Plaque Tournante", qui traverse l'Europe du sud au Nord, de l'Est à l'Ouest. L'itinéraire comprend des escales à Montbéliard, Groningen, Arles, Berlin et Strasbourg. Dans chaque nouvelle ville, le spectacle est réalisé en collaboration avec des artistes locaux afin de "faire la cartographie de la mythologie que les différents lieux, époques et êtres humains portent en soi".

La cinquième étape du voyage se déroule au Danemark, dans le parc ro-

mantique de Sophienholm.

"La composition du spectacle est fondée sur les ambiances provoquées par le crépuscule, l'eau, l'herbe et les arbres. Un espace étrange s'ouvre, saturé par les rencontres inespérées, par le frôlement du destin".

A part Mark Tompkins, il y a des danseurs du Danemark, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Per Morten Abrahamsem est responsable du film et des diapositives et la musique est de Cyklon Anti-Cyklon.

"Power of Fate" se joue du 22 au 26 juin à 22h30.

INFORMATION
22-23 juin 1991

..... La force du destin

Cela arrive là où on ne s'y attend pas.

Sabbat blanc des sorcières du feu qui surgissent de derrière les arbres, de la masse sombre de la forêt.

Génuflexions.

Elles se dirigent vers la poche d'eau, en contrebas.

Elles attendent l'arrivée du messager.

D'où arrive-t-il on ne sait, d'un autre territoire, sur sa barque.

Il sait qu'il était attendu. Baigné par un halo de lumière.

Il gravit la pente. Chemin de croix d'un ordre religieux sans Dieu.

En sautillant, elles remontent la pente, accompagnant de leur

joie sur ressorts l'inflexible avancée du messager.

Pirouettes et galipettes.

Elles déclinent joyeusement, comme un remerciement, la pente gravie par lui.

Au balcon, le voilà qui va parler. Non. Il reste muet, tranchant de ses gestes et de son souffle la séparation des mondes, annonçant mystérieusement la venue d'un monde nouveau.

Ce messager, c'est sûr, est un messie. Ou peut-être le fantôme d'un messie. Le messie d'un monde disparue, englouti, de quelque Atlantide.

Comme alors, dans une aube issue de la forêt, la fête des êtres. Couples qui jouant et s'épousent dans un soir frais et clair comme un matin.

Ils allument des feux pour annoncer la bonne nouvelle au-delà de la forêt. quelle bonne nouvelle ? Que commence un jour nouveau et allègre.

Un arbre s'empourpre.

Rituel pour une utopie terrestre au sein de laquelle les dieux font danser les hommes, qui se prennent pour des lutins.

L'origine retrouvée de la fête et de la croyance.

Aimantées par l'endroit d'où est arrivé le messager, les sorcières du feu, blanches comme un jour sans feu, dévalent lentement la pente.

Fête de la frontière : une passerelle reliant deux bouts de terre, jetée entre deux mondes, la terre des lutins et des sorcières et le mystérieux pays d'eau d'où est survenu le messager.

Il faut danser cette frontière.

Et comme il serait tentant de rejoindre ce pays mystérieux, de rejoindre l'eau. mais le sol résiste.

Célébrons alors, en solitaire ou en pluriel, dans une étreinte

amoureuse et virevoltante, l'horizon du messager.

Alors peuvent naître les visages. Concert de bouches, d'yeux, dans les limbes de leur éveil.

La communauté retrouvée passe par l'éclosion du visage de chacun.

Pavane de la communauté. Le jeu possible des uns et des autres.

Cérémonie galante, sereine.

Je ne suis pas seul au monde si je peux danser avec toi, avec vous tous, à visage découvert.

Appelons cela l'aube des corps. Une lumière blanche, diaphane, traverse les corps comme autrefois certains dieux pouvaient traverser passagèrement le corps des mortels.

Redécouvrir le territoire. Le cercle de ses arabesques veloutées. Folk danse. Tout est à inventer, le nouveau folklore de nos gestes contemporains. Un nouveau gospel song pour la venue du messager.

La présentation aux dieux, devant l'autel invisible.

Mimiques de séparation. Adieux, les dieux.

On vous souffle dans l'anus et on reste tous seuls avec notre folie ricanante.

Le messager est réapparu pour contrer cette tentation. Il s'en fait l'écho. Les lutins et les sorcières du début ont compris. Ils s'inventent des avions pour rejoindre les dieux.

Ça "crashe".

Le messager a accompli sa mission, il ne peut rester plus longtemps parmi ces étranges humains. Déjà ses gestes majestueux sont, de temps à autre, agités de tremblement, de sautilllements.

Les humains resteront mortels.

Et ce qui meurt en dernier des corps, c'est le visage.

Déjà le messager repart. Aura-t-il réussi à transformer le monde ?

Toujours est-il qu'il a choisi d'accoster un territoire nommé "Sjaelland", c'est-à-dire "la terre des esprits".

Tout rêve est un feu que l'on n'est pas sûr d'éteindre.

Jean-Marc ADOLPHE
(Script-poème de
"La Plaque Tournante"
à Copenhague
22 juin 1991).



Les murs aussi ont une fin... PHOTO : THOMAS LEHMEN

Pour moi, chaque étape est une mythologie bien qu'il n'y ait ni héros ni dieux mais une multitude d'histoires qui se tissent entre des humains. Entre nous d'abord mais aussi avec des gens de notre environnement, cela va des lieux qui nous accueillent aux commerçants avec qui on se familiarise au cours des résidences. La mythologie commence au moment où, arrivé dans une ville, on choisit des fruits dans une épicerie. C'est un ensemble de liens qu'on fabrique pour un mois ou pour l'éternité.

M.T.

HEBBEL THEATER 31 JUILLET - 2 AOÛT 1991

LES ASTUCES DE LA SCÈNE

Dans "Wheel of Fortune", sixième étape de "La Plaque Tournante", créée spécialement pour le Hebbel-Théâtre, Tompkins utilise six danseurs, une scène tournante, des caméras vidéos et plusieurs réfrigérateurs. Les corps humains, les possibilités de la scène et la dynamique des images projetées s'imbriquent pour former une machinerie magique. Dans l'espace large et ouvert de la scène, des écrans se révèlent, certains construits avec des réfrigérateurs, uniques accessoires présents, d'autres avec les corps des danseurs se tenant debout serrés les uns aux autres, compacts comme un mur. Les images du film vont bientôt faire surgir un lieu extérieur sur la scène : un site servant au stockage des restes du mur de Berlin. La caméra court à travers les morceaux de béton alignés, alors que le spectateur terrifié anticipe une collision. Des silhouettes fuient entre les fragments du mur, des mains s'agrippent à des éléments rugueux... Une femme appuie sa joue contre le ciment, des couples se rencontrent : le Mur à peine démolé, sitôt devenu mythe de théâtre, est utilisé par Tompkins et son groupe comme un terrain de jeu et d'aventure, un décor

splendide pour la mise en scène de moments dangereux.

La superposition de ces images existentielles sur la réalité de ce qui se passe sur scène apporte plus qu'une simple évocation de l'extérieur. Des gros plans de danseurs à bout de souffle coïncidant avec une prise de vue directe du haut de la cage de scène révèlent aux spectateurs des perspectives nouvelles et surprenantes. Contrairement au reportage sportif, où le gros plan d'un visage déformé par la tension possède comme un arrière goût de dénonciation, la proximité et l'intimité soudaines avec les danseurs nous révèle ici que ce qui paraît si naturel et léger de loin nécessite une force impressionnante.

Les danseurs bougent avec tant de décontraction et de légèreté dans leurs chaussures de course qu'ils sont en mesure d'affronter le pathos du Mur avec une certaine distance émotionnelle. Ils semblent "congelés" en racontant leurs histoires, et ce n'est pas sans raison que l'on retrouve les réfrigérateurs ramassés dans les décharges sauvages le long du Mur de Berlin sur la scène du théâtre.

Dans les nombreuses séquences de contact-improvisation, un coup de pied

au cul donné au hasard devient une impulsion récurrente à un mouvement commun et contradictoire. Face à l'énergie de la musique qui se transforme progressivement en présence oppressante, ne serait-ce que par son volume, les acteurs conservent leur autonomie, comme les habitants des villes, qui, après une phase excessivement agitée, s'échappent de la machine pour la dépasser. Si les mouvements de la danse ne suffisent pas à remplir la pièce, les images vidéos sont là pour perfectionner la qualité d'expression. Le mouvement suggestif de "Wheel of Fortune" évoque encore une fois l'utopie urbaine de la mobilité, la fluctuation libre des identités à l'intérieur d'une machine multi-rythmique. Malheureusement, le jeu, souverainement maîtrisé, de la scène et de la technologie, ne peut rendre compte de la restructuration du réseau de communication de la ville.

Avec le projet européen de Tompkins, le programme de "Tanz im August" et de "Tanz Werkstatt" a trouvé l'ouverture idéale. La coopération de la D.A.A.D. a permis la création de la "Plaque Tournante" de Berlin.

Katrin Bettina Müller
die tageszeitung
2 août 1991



Danser autour d'une trappe béante

Danser au bord du précipice

Les vieux réfrigérateurs dépareillés sont dispersés sur la scène éclairée par une lumière bleutée. Plus tard dans la soirée ils vont être empilés par les techniciens et entreposés sous la scène. Mais au moment de leur disparition, ils réapparaîtront en un mur encore plus haut, s'élevant d'une autre ouverture dans le sol. Visibles ou invisibles, les murs constituent un thème central de ce spectacle, que l'on ne peut pourtant pas réduire à la seule dimension historique et politique. C'est du sens général de la limite et de la frontière dont il est ici question. Un "concert d'images", c'est le nom donné par Tompkins à son spectacle. Dans un mouvement polyphonique, les actions des danseurs se superposent à des images vidéos "live" ou pré-enregistrées. tout devient alors écran de

projection : le rideau de fer séparant la scène du public, les réfrigérateurs empilés, les corps des danseurs alignés pour former un mur. Le pouvoir et l'omniprésence des images semble être le sujet de la pièce. Souvent, les images entrent en compétition avec l'action qui se déroule sur scène, s'imposant virtuellement au spectateur. Particulièrement les images du spectacle, qui semble nous raconter ce qui se passe, ne dévoilent pas simplement un point de vue nouveau, mais opèrent une transformation complète de l'action scénique. A la production d'images et au thème de la visibilité s'opposent leurs contraires : la disparition et l'invisibilité.

La chorégraphie est dominée par un flux quasi-naturel de mouvements vigoureux et sportifs, utilisant des éléments de

contact-improvisation. Tompkins lacère les relations entre les danseurs : nombreux contacts corporels intimes, portées, pertes d'équilibre, reprises soudaines.

Un accent spécial est donné aux duos. On voit Gonnie Heggen et Thomas Lehmen danser autour d'une grande trappe béante sans appréhension, Annette Klar et Willi Dorner danser sur la scène tournante poursuivis par leurs propres images filmées. Pour Sasha Waltz et Norbert Kliesch, un type de mouvement au troisième degré, qui représente les interactions des autres couples. La tension entre l'approche et le rejet devient finalement un intense combat érotique.

Sandra Luzina
Der Tagesspiegel
2 août 1991

L'esprit de la performance n'a jamais été vital en France, ça n'a pas non plus constitué une façon de travailler comme pour les Américains ou les Anglo saxons. Pour ce projet, les musiciens sont danois, Sasha la danseuse est allemande et elle a beaucoup travaillé à New York, Frans est hollandais et il a fait beaucoup de théâtre improvisé. Tous ces gens, rassemblés à travers l'Europe, sont des habitués de la performance. La Plaque tournante n'est cependant pas une performance. Si j'ai essayé de garder la vitalité et la fraîcheur de cette forme, j'ai vraiment souhaité que tous les éléments rassemblés soient de très haute qualité, mais ce n'est pas un laboratoire de choses improvisées. Le pari étant d'arriver à garder la souplesse de la performance liée à un niveau de réalisation élevé que nous devons atteindre en trois semaines grâce à une préparation importante que nous faisons au cours de plusieurs rendez-vous avec les danseurs, les musiciens et toute l'équipe. Le principe de base repose sur une idée de travailler, dans la mesure du possible, dans un minimum de temps, sur le lieu de la résidence pour produire le maximum. C'est pourquoi la question de la préparation physique est primordiale, je parle de préparation physique, psychique, émotionnelle, à tous les niveaux car sur place il faut aller très vite.

M.T.

- MYTHOLOGIE VII -

FESTIVAL MUSICA - THEATRE DU MAILLON 24-25-26 septembre 1991

Etats d'esprits, états de lieux...

"States of mind"... Etats d'esprit, c'est ainsi que le chorégraphe américain Mark Tompkins a intitulé sa "Plaque Tournante" strasbourgeoise, septième du genre et présentée au Palais des fêtes à la fois par Musica et le Maillon.

Etats de lieux aurait pu tout aussi bien convenir. Lieux de spectacles, lieux de danse, lieux de vie enfin, car l'une des réussites de Tompkins est d'avoir su donner du Palais des fêtes une vision nouvelle sur un vaste espace nu, en jouant sur les grandes portes du fond qui s'ouvrent comme sur un autre monde, à la fois proche et loin du public, Tompkins a fait du Palais des fêtes une sorte de boîte à rêves investi de personnages un peu étranges, parfois de guingois, imprévisibles, comme sortis d'un conte de notre temps.

Une chorégraphie ? Tompkins ne semble

pas avoir cette prétention là, puisque sur le programme il ne revendique que la direction et la mise en scène

sympathique (mais loin du "Kontakthof" de la grande Pina...). Par petites touches ...

beaucoup de jeu, dans le sens plein du terme. Les huit protagonistes de ces "States of mind"

mesure.

Et soudain, sans crier gare, chacun se meut dans un univers, qui n'appartient

C'est tout cela "States of Mind", emballant par instants, agaçant en d'autres, à la fois vivace et enjoué, mais aussi longuet quelquefois.

Mais ce qui emporte l'adhésion, c'est finalement la sincérité. Sincérité du propos, sincérité des interprètes qui paraissent si naturellement heureux, ou malheureux. Rien d'apprêté ici et Tompkins évite soigneusement les naïvetés lourdingues qui encomrent si souvent la danse d'Outre-Atlantique.

Il ne faudrait pas oublier la prestation du groupe Cyklon AntiCyklon. Son rock épais et chaleureux sert le spectacle avec efficacité. Les costumes (de Jean-Louis Badet et Lis Spur) sont un clin d'œil adorable. Superbes lumières d'Alain de Cheveigné.

Igor

Dernières

Nouvelles d'Alsace,
26 septembre 1991



Jeux d'ombres et de lumière

ne de cette succession de scènes fugaces. De la danse ? Soit, mais la danse comme, effectivement, un état d'esprit, celui des bals plus ou moins miteux de samedi soir, avec un côté déglingué fort

Et puis, des petites touches de-ci de-là, mais sans jamais vraiment insister : gestuelle brute de danse contemporaine, dérapages vers celle des musicals américains. Et surtout du jeu,

s'amuse beaucoup et prennent un plaisir fou à se coltiner avec des chaises, chaises-obstacles, ennemies, puis chaînes complètes de jeux qui donnent l'impression de naître au fur et à

qu'à lui. Une étonnante impression de solitude naît alors, à la fois nostalgique, tendre, pitoyable. Jusqu'au moment où le jeu collectif reprend ses droits.

LA DANSE AUX EXTREMES

MUSICA, le festival, est aussi turbulent que Strasbourg, la ville, est calme. Autant dire que ces deux-là s'entendent comme larrons en foire, ce qui est la moindre des choses, puisqu'il s'agit du plus grand festival français consacré aux musiques d'aujourd'hui. Dans cet univers un peu clos, la danse contemporaine a, depuis deux ans, trouvé refuge. L'an passé, Karine Saporta essayait les plâtres de cette ouverture ; cette année, le festival placé sous le signe de l'électricité et de la guitare, recevait Mark Tompkins et sa Plaque Tournante. Le projet de ce jeune chorégraphe américain est passionnant à plus d'un titre : il présente ainsi, à chacune de ses étapes, un projet différent où se retrouvent plasticiens, vidéastes, musiciens et danseurs. Plusieurs

villes d'Europe ont ainsi hébergé les *Mythologies de Tompkins*. On se souvient tout particulièrement de son passage au Festival d'Arles, en juillet 90, dans une étrange usine. Pour son escale strasbourgeoise, Tompkins a investi le Palais des Fêtes, un autre lieu et une autre histoire : une fois de plus, le chorégraphe a su "habiter" le lieu, particulièrement désuet et donc charmeur, dispersant ses danseurs entre les gradins, les couloirs ou l'arrière-salle ! Il impose donc son point de vue éclaté aux spectateurs qui se retrouvent d'abord pris de court par cette abondance d'images - des ombres aux projections vidéos, des danses en groupes aux solos, puis se régalaient de ce spectacle total. Evidemment sur la longueur, c'est-à-dire presque deux

heures, on n'échappe pas aux tentations de la performances ; mais Tompkins a su resserrer l'action. Et tirer le meilleur parti d'éléments "hostiles" comme le parquet (une vraie patinoire en fait) ou l'absence de cintres. La troupe de cette *Mythologie VII* semble avoir trouvé son juste équilibre, également. Les danseurs excellent dans ce registre joueur, où la chorégraphie multiplie ses champs d'investigation. On se souviendra ainsi de ce ballet de chaises ou d'une course poursuivie entre danseurs. Il faudra bien, d'ailleurs, s'accrocher à ses souvenirs, puisque *States of Mind* ne devrait pas être repris. De la beauté de l'éphémère ...

Philippe Noisette
Scènes Magazine

LE RÊVE EUROPÉEN D'UN BAROQUE CONTEMPORAIN

Musica concrétise sa jeune sympathie pour les Rencontres musicales contemporaines de Dresde. Y exporte trois de ses concerts. Et le festival strasbourgeois accueille - avec le Maillon - la "Plaque Tournante" de Mark Tompkins, qui vient de faire étape à Berlin. Prend au sérieux, des bords du Rhin à ceux de l'Elbe ou de la Spree, la carte culturelle de la nouvelle Europe.

Besançon, Groningue aux Pays-Bas, Arles, Marseille, Copenhague il y a quelques semaines, et Berlin aux creux du dernier été : à mi-parcours d'un projet européen rêvé en douze étapes, Mark Tompkins et son équipe artistique viennent de retrouver le quartier de l'Anhalter, Bahnhof berlinois, sur l'Askanischer Platz où se précisa, à l'automne 88, l'idée de ce parcours artistique voyagerait

de ville en ville. Et donnerait à chaque fois naissance à un spectacle, tâchant de coller à quelques mythologies du lieu. L'idée de la "Plaque Tournante", comme il y en avait une, là, au vieux Bahnhof.

De la plus grosse gare berlinoise des années 30, il y a longtemps qu'il ne reste qu'un portail de pierre, inscrit il y a trois ans encore dans le stimulant environnement d'une installation d'artistes conceptuels, et posé aujourd'hui plus bêtement sur une impeccable pelouse bordée d'arbrisseaux. Le Mur, lui, que l'énergie de la "Plaque Tournante" se promettait en 1988 de faire voler en éclats partout sur son passage, a purement et simplement disparu. La création berlinoise de Tompkins - *Mythologie VI : Wheel of Fortune*, présentée pendant trois jours, fin juillet, au Hebbeltheater, à

deux pas de l'Anhalter Bahnhof, hante ses cimetières, écorche corps et cœurs contre des pans de mur désœuvrés, reconstruit, car les murs sont partout dans nos têtes - un mur de réfrigérateurs, mais aussi un mur d'images. Entre Copenhague et Strasbourg la "Plaque tournante" bouleversait en même temps, à Berlin, sa dynamique intérieure : de centre symbolique où danse, vidéo et rock convoquaient l'histoire du monde ou le destin des êtres, la scène de Tompkins se mue en espace circulaire, d'où l'énergie serait redistribuée vers des périphéries peut-être ouvertes. La *Plaque Tournante*, au Palais des fêtes à Strasbourg, entre pour de bon dans une nouvelle époque

Antoine WICKER

"Certains événements, comme la danse-théâtre fascinante de Mark Tompkins, "States of Mind" du cycle "LA PLAQUE TOURNANTE", ont rendu au Festival la richesse variée et la fantaisie stimulante qui lui appartenaient autrefois et qui semblaient lentement oubliées au fil des ans."

Rudolf HOHLWEG
Suddeutsche Zeitung

JARDINS DE LA MURALLA
BARCELONA - MERCAT DE LES FLORS

8-9 AVRIL 1992
23-24 AVRIL 1992



Atelier photo pour Per Morten Abrahamsen...



Saltimbanque dans la lumière



... à la poursuite des danseurs...



... dans tous les lieux de la vi

Plus que jamais, la précarité est ici de mise. C'est le lieu qui conditionne tout, ensuite, il y a le choix des personnes qui nous accompagnent pour cette séquence, pour partager l'histoire qui sera vécue alors.

M.T.

L'étape de Girona, reprise à Barcelone, joue la carte du spectacle total dans un lieu vide. Le thème : le nomadisme et la

visite impromptue de saltimbanques dans la ville, qui jouent pour le plaisir de donner leurs vies d'artistes en spectacles.



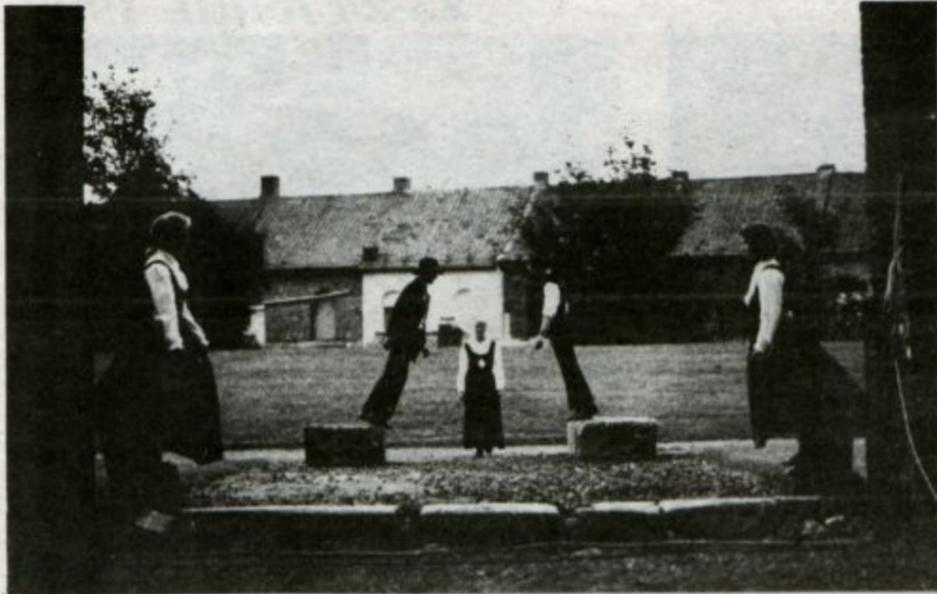
... pour créer des images.



MYTHOLOGIE IX - "VANISHING POINT"

SITE DU GRAND HORNU

FESTIVAL "LES INATTENDUS" DE MAUBEUGE - 28 JUIN - 2 JUILLET 1992



Des danseurs couverts de poussières, dans quelques instants, ils seront sur les murailles

AVALANCHES DE SURPRISES A MAUBEUGE

Mais c'est au Grand Hornu que la surprise se fait de taille avec "Vanishing Point", le neuvième volet du spectacle-parcours "Mythologies" de Mark Tompkins. Après avoir traversé Arles, Copenhague, Strasbourg, Berlin et Barcelone, "La Plaque Tournante" s'arrête au cœur du site historique d'Hornu pour réécrire le perpétuel duel entre pouvoir et fragilité humaine. Unissant la danse, la vidéo et la musique rock, Mark Tompkins

métamorphose le Grand-Hornu en une fascinante arène de verdure, de pierre et d'images. Truffées de petits et de grands écrans, les arcades s'enflamment les unes après les autres pour révéler de douloureuses scènes inspirées du passé qui respire encore de ce monument de l'archéologie industrielle. Corps rampant sur fond d'images demine pour le sacrifice de la chair, femmes ululant leur rage, seules sur

l'échafaud, couples se retrouvant le temps d'une farandole avant de disparaître à l'appel de la cloche... Un parcours étonnant dans le temps qui fait littéralement vibrer le site mais qui est parfois trop plastique, trop gavé de clichés pour être vraiment émouvant. Une expérience à suivre néanmoins, jusqu'au 2 juillet, sous le ciel noir et fascinant du Grand Hornu.

Christelle PROUVOST

CE SOIR "VANISHING POINT" DE MARK TOMPKINS

L'ÉVÉNEMENT des "Inattendus de Maubeuge" c'est "Vanishing Point" de Mark Tompkins. Pour quelques soirs, le site du Grand-Hornu est transformé. En effet, Tompkins habite et domine le lieu.

Au début, guidé par un cheval de trait, les spectateurs découvrent des vidéos. Puis la danse commence, des gestes machinaux... les danseurs parcourent les ruines de "la maison hantée", réinventent les couloirs, escaladent les murs. Vient le premier grand moment, celui qui vous attire dans le cœur du spectacle : sur une toile de fond transparent donnant sur l'extérieur, est projeté "Mère au Borinage", devant, quatre danseurs se chamaillent.

Quand les femmes croisent les hommes, ils ne sont jamais vraiment ensemble car l'amour est absent. Dans la mémoire n'est resté que le souvenir d'un labeur harassant. Plus que la vidéo, c'est la danse qui transforme le Grand-Hornu, par son côté irréductible, parce qu'une des caractéristiques d'un art de la présence, est que tout le monde ne voit pas la même chose. Ici, cette notion est

complètement exploitée, parce que ça se passe dans plusieurs lieux à la fois et que c'est au spectateur à choisir ce qu'il veut voir, à choisir sa place sur la pelouse, à l'une ou l'autre "fenêtre" de la cathédrale.

La danse, c'est pour le travail : toujours les mêmes gestes pour les machines, pour le charbon glané sur les terrils, pour l'énergie extraite de la terre, pour la galerie que le mineur a frayée. Peu de sourires aussi, la vie est trop dure dans le souvenir, seulement un petit espace de rencontre autour d'une chanson de village... La musique qui emplit l'atmosphère est ambiguë car elle développe une impression esthétique où le sentiment est à saisir avec des paroles qui parlent de pouvoir à garder, de combat... avec les mouvements brusques et violents des danseurs.

Et quand le public est conquis par la magie du spectacle, il doit se rendre à l'évidence, le spectacle est déjà fini et le Grand-Hornu est entré dans une nouvelle ère, puisque le créateur a le pouvoir de tout transformer.

J.D.
Nord-Eclair
2 juillet 1992

Une mine créative à ciel ouvert...

Mark Tompkins est un homme dangereux. Il vous invite gentiment à son spectacle sur le site grandiose du Grand-Hornu en Belgique et puis comme ça,

d'un coup, il vous déstabilise sans prévenir. La nuit, sur le chemin du site, une impression bizarre vous habite en traversant la ville. Deux rangées de

petites maisons basses, alignées, comme des soldats avant la bataille forment une haie d'honneur aux visiteurs qui ignorent encore ce qui les attend. Un lourd cheval de labour ouvre la route et guide les pas des spectateurs écrasés par le décor : une construction en forme de cirque romain.

Au centre, un vaste plateau. Dès que les portes de verre se referment, le voyage commence et l'on se sent soudains des atomes crochus avec Alice au pays des merveilles. Ce sont des moniteurs qui ouvrent le bal, en grésillant comme un vieux film que l'on a rembobiné mille et une fois et qui montre des signes de fatigue... Le cheval traîne derrière lui son flot de spectateurs et arrive devant ce que Mark Tompkins appelle la maison. Une femme attend devant un feu de bois. Immobilité, hypnotisée. Arrivent les hommes, couverts de noir ou de poussière. Des soldats peut-être. Des guerriers de la mine qui vont escalader les murailles du Grand Hornu comme le feraient les Cloportes de Kafka. Avec acharnement. Comme si leur seul but était de se sortir de ces arènes où ont vécu des générations de mineurs au début de ce siècle.

Un autre tableau, puis d'autres moniteurs. Des images fortes à voir au long de ce parcours initiatiques. Des images irréelles aussi concoctées avec l'aide de la vidéo, comme ce tableau magique qui, tel un mur d'image, sépare les hommes et femmes. Suivre un spectacle de l'Américain, c'est un peu se retrouver acteur et spectateur dans un clip. Des images, des ta-

bleaux passent sans que l'on puisse tout voir. Le spectateur puisse ici et là dans la banque d'images que le forcené livre chaque soir jusque samedi. Une fenêtre qui s'ouvre ici et là sur des histoires tristes, sur la vie de la mine.

Mark Tompkins n'aime pas les acteurs. La preuve, il oblige les comédiens de sa troupe à se battre, à escalader des murs, à se rouler dans la terre, les graviers, à ramper sur la pierre, à... Aucun pourtant ne se plaint de ces sévices. Au contraire, ils y prennent un grand plaisir !

"Le site du Grand Hornu est tellement beau, tellement fort que créer était très facile. Nous avons commencé par la maison au début du spectacle, puis les arcades et l'esplanade et on ne s'est plus arrêté... Ici, c'est l'historique, c'est vrai. Nous avons choisi de travailler étroitement avec la vidéo. Mais en prenant garde à ne pas "écraser" l'endroit. Voilà pourquoi il y a autant de petits moniteurs. Avec la grue, nous disposons d'une surface de projection qui n'abîme pas le site" explique Mark, "il faut que la vidéo se marie avec le site, qu'elle embrasse tous les éléments. Enfin, c'est ma façon de voir les choses..." C'est nouveau, c'est (une création pour) inattendu, c'est à voir...

V. C.
La Voix du Nord
1er juillet 1992



Un concert d'images

DERNIÈRE MINUTE

Une date à retenir le 22 à Asnières "Survival of the fit" Présentation vidéo et documents sur la "Plaque Tournante" à l'Usine Ephémère 93, Boulevard Voltaire ASNIÈRES Métro Gabriel Peri le dimanche 22 novembre 1992 de 18 h à 20 h

A la Ménagerie de Verre du 9 au 20 novembre 1992 Exposition photographique de Per Morten Abrahamson et stage contact-improvisation avec Mark Tompkins, Sasha Waltz, Bo Madvig et Willi Dorner Renseignements : 42.94.20.73 ou 43.38.33.44



La maison